

LE MONDE ILLUSIRE

ALBUM UNIVERSEL

21e ANNÉE — No 1092

MONTREAL, 25 MARS 1905

40 PAGES, 5c le Numéro



Mlle MAMIE LAFOREST, une jeune Canadienne de neuf ans, qui, par sa grâce de danseuse et sa fraîche voix, a remporté un succès des plus marqués à la Kermesse des pompiers, au Monument National. Nos dessins, faits par MM. Laprés et Lavergne, les photographes bien connus, représentent la charmante fillette dans ses poses les plus séduisantes.

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

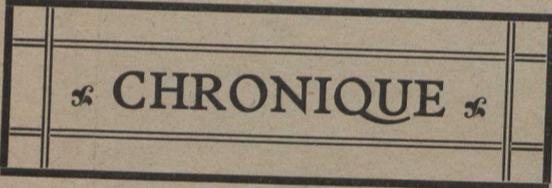
SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, "L'art domestique". — Notre journal. — Pensées et maximes. — L'art de la mode. — Chapeaux de petites filles. — La mère de famille. — Notes de carnet. — Duel d'artillerie. — Oh, monsieur! Oh, mademoiselle! (saynète). — Le mariage chez les Igorrotes. — Les drames de la banque au Labrador. — Louiseville. — Une oeuvre canadienne. — Notre photogravure. — L'innocence. — Choses vraies. — Peaux-Rouges et cowboys. — Page enfantine. — Le gâteau gâté. — Drôleries et rigolades.

FEUILLETON — Emma Beaumont, par M. Reepmaker.

MUSIQUE — L'adieu, par Ritter. — L'écho de Lucerne, par Richards.

GRAVURES — Mlle Mamie Laforest (frontisphe). — Idylle printanière (hors-texte). — L'art et la mode. — Chapeaux d'enfants. — La force d'un obus. — Les Igorrotes. — Vues de Louiseville. — Voleurs de chevaux. — Des ins comiques et originaux.



CHRONIQUE

L'Art domestique



Doux ouvriers quittent ensemble la fabrique pour rentrer chez eux. Même âge, même force, même valeur professionnelle. Tous deux reçoivent le même salaire; tous deux, également sobres, évitent le cabaret et rapportent à la maison la paie entière de la semaine. Ayant mêmes goûts et mêmes ressources, ils devraient mener semblable existence. Et cependant, quelle différence entre leurs vies!

Chz l'un, tout est en ordre. Dans le logis propre, la femme et les enfants attendent le retour du père. Les petits ont brossé leurs souliers, lavé leurs mains, et, sur leurs blouses de gros drap, on ne voit ni taches, ni trous. La femme s'est recoiffé, a passé une robe de chambre très bon marché, mais gentille, et, le tablier bleu à la taille, elle dispose le couvert. On entend le ragoût qui cuit sur le fourneau en répandant une odeur appétissante. Auprès de la fenêtre, une boisson saine rafraîchit dans un seau d'eau. L'homme rentre, trouve tout préparé pour le recevoir. On l'accueille avec des cris de joie, et c'est en causant gaiement qu'on prend le repas du soir.

Tous ont bon appétit, mais chacun mange à sa faim, et le père peut même couronner son dîner par une bonne tasse de café. L'ouvrier se sent l'âme en fête. Il aime son intérieur, si confortable dans sa simplicité. Il apprécie l'honnête ménagère qui, sans jamais exagérer la dépense, sans devoir un sou à un seul fournisseur, sait pourtant lui faire la vie si douce. Et voilà des gens heureux.

Chez l'autre, c'est tout le contraire. Chambres mal tenues, partout de la poussière, des vitres cassées et bouchées de feuilles de papier. La table boîte, trop courte d'un pied. Une chaise a perdu son dossier, une autre laisse pendre tristement sa paille. Quand le père revient de l'atelier, il trouve le logis vide. Les enfants galvaudent dans les rues. Ils rentreront tout à l'heure, couverts de boue, des accrocs partout. La femme est sortie pour ses emplettes, mais elle a dû s'arrêter souvent à bavarder, car il se fait tard et le feu de la cuisine n'est pas même allumé. Il va falloir attendre le souper. L'homme est mécontent, s'impatiente. Il se dispose à aller manger au restaurant, quand enfin la femme arrive. Elle s'excuse de son retard, elle a été obligée de parlementer longtemps avec le boucher et l'épicier, qui refusaient de rien livrer avant que fût réglé le compte du mois dernier. Enfin, elle a obtenu crédit cette fois encore.

— Tu n'as donc plus d'argent? dit le mari. Qu'est-ce que tu fais de celui que je te donne?

— Dame, il roule, et pourtant je ne le dépense pas pour ma toilette, je pense!

Et, en effet, elle porte une vieille robe tout élimée, qui n'a plus de couleur, un fichu de laine tout mangé des vers, et des chaussures aux talons éculés. L'homme soupire. Il songe que sa femme n'est ni vicieuse, ni méchante, mais qu'elle n'a pas d'ordre, qu'elle gaspille, qu'elle perd, qu'elle casse. Il trouve son logis laid, sale, maussade. Il juge l'existence qu'il y mène pauvre et triste. Cette fois encore il se résigne. Mais on se lasse à la fin. Quelque jour, il perdra patience, querellera l'indolente ménagère, se laissera peut-être entraîner jusqu'à la battre. Et cet intérieur, où le bonheur eût pu régner, deviendra un véritable enfer.

Ces faits sont de tous les jours. On tombe presque dans le lieu commun en les rappelant. Combien d'ouvriers qui gagnent bien leur vie, et qu'on s'étonne de voir mal vêtus, mal nourris, et par surcroît criblés de dettes! A qui la faute? A eux parfois, car il en est qui sont joueurs, ou débauchés, ou ivrognes. Mais, plus souvent, à leurs femmes, insouciantes, paresseuses, ou simplement maladroitement et ne sachant pas "s'y prendre". Il suffirait d'un peu de soin et de vigilance pour tenir la maison en ordre. Mais le petit effort qu'il faudrait faire est au-dessus de leurs forces. Un meuble se détériore: on oublie de le réparer. Un vêtement s'use et se déchire: on n'a pas le temps de le recoudre. On gâche par maladresse des objets qui eussent pu faire un long usage, ou bien on laisse gâter des provisions qu'il eût été facile de conserver. Et ainsi, graduellement, on en arrive à n'avoir plus rien d'entier ni de propre. La vaisselle se compose de tessons. Les habits sont en loques. Le mobilier tombe en morceaux. Un moment vient où il faut remplacer toutes ces choses inutilisables, et l'on dépense une grosse somme, et l'on s'endette pour acheter du neuf qui, dans peu de temps, sera devenu du vieux.

Il faut donc enseigner de bonne heure aux jeunes filles à savoir s'y prendre. Sans doute, pour elles, le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de regarder comment procèdent leurs mères. Mais je crois que l'école peut aussi beaucoup sur ce chapitre, et s'il est des institutrices qui me lisent, elles ne me démentiront pas. Outre que, dans certains ménages, le bon exemple fait défaut, là même où il se rencontre, son efficacité sera doublée, si ce que la fillette voit faire à sa mère, elle l'entend aussi recommander par sa maîtresse. J'irai plus loin: les conseils reçus en classe pourront, transmis au foyer, y amener des améliorations et donner à la ménagère des idées dont elle tirera profit. Qui nierait que l'enfant, rien qu'en racontant ce qu'on lui a dit à l'école, exerce sur ses parents une influence dont ni lui ni eux ne se rendent compte, et qui est souvent considérable?

Cet enseignement de ce que j'appellerai l'"art domestique" peut se donner incidemment, au hasard des circonstances, sans appareil dogma-

tique et sous la forme de causerie familière. Il ne serait pas mauvais, cependant, de le rendre plus net et plus cohérent, et pour cela d'en tracer un programme précis. Certains hommes l'ont pensé. Je sais une école, aux Etats-Unis, à Brooklyn, où il est régulièrement organisé. On lui consacre deux années, durant lesquelles il est mené concurremment avec les autres études. Les jeunes filles apprennent d'abord comment on peut avoir un logement sain, et que c'est en veillant à la propreté constante de toutes les pièces, et notamment de celles qui peuvent engendrer des miasmes, cuisine, cabinet de toilette, water-closet, à l'écoulement des eaux sales, à l'entretien des meubles, à l'aération, au chauffage, à l'éclairage. L'habitation étant salubre, il faut y organiser sa vie. On leur montre donc à bien régler l'emploi de leur temps et de leurs forces, à diriger économiquement leur budget domestique, à savoir acheter, surtout à utiliser leurs achats. Et l'on ne craint pas d'entrer dans les détails, de leur donner des conseils sur la manière d'allumer et d'entretenir un feu, de repasser le linge sans le brûler et de faire de la bonne cuisine sans user trop de beurre. Enfin, comme l'existence double de prix quand au confortable s'ajoute un peu d'élégance, on cherche à former leur goût, on leur enseigne l'art de disposer coquettement une chambre, de mettre un meuble à la meilleure place et d'égayer les yeux par quelques fleurs harmonieusement groupées dans un vase.

Tout cela n'est pas difficile, tout cela amuse beaucoup les jeunes filles et leur est cent fois plus utiles que les chinoïseries de la grammaire et les exploits des Mérovingiens.

Notre Journal

Dans cinq ou six semaines, notre journal paraîtra dans son format agrandi et sous la nouvelle toilette que nos artistes et rédacteurs sont en train de lui broder.

Tout le programme du journal pourra se résumer dans ces deux mots: joli et pratique.

Joli par le choix des gravures qui l'illustreront; pratique par le texte qui sera combiné en 32 pages pour intéresser, divertir et instruire en même temps toutes les classes de la société.

Pour arriver à ce résultat, notre personnel de rédaction comprendra l'élite de nos écrivains, des savants, des spécialistes et surtout des gens pratiques.

Nous voulons, en un mot, que "L'Album Universel" devienne et soit le journal illustré le plus beau et le plus intéressant du continent.

C'est à cette tâche nouvelle que les éditeurs, l'Honorable M. T. Berthiaume et fils, vont consacrer leurs efforts.

Déjà avec "La Presse" M. Berthiaume a donné à la masse de nos populations le goût de la lecture. Il s'agit maintenant de diffuser plus d'instruction, plus de connaissances à tous ceux qui lisent, afin que notre nation de langue française puisse garder le premier rang. "L'Album Universel" est confiant dans le résultat.

Pensées et Maximes

Le meilleur système de défense est l'attaque.
— De Moltke.

* * *

La perte d'un enfant est plus cruelle que celle d'un père; on s'est vu renaître et mourir.—L. A.

* * *

Le seul bon gouvernement, en France, est celui sous lequel les récoltes sont bonnes. — Jean Sigaux.

* * *

Celui qui compte encore sur l'honneur et la bonne foi fait plus l'éloge de son coeur que de son discernement. — Sanial Dubay.



IDYLLE PRINTANIERE

ALBUM DE LA MODE

CHRONIQUE DE L'ELEGANCE



L n'est pas mauvais que ceux qui disposent d'une grosse fortune se livrent de temps en temps à un luxe excessif, trop excessif pour que l'exemple soit contagieux; il est utile aux travailleuses modestes.

C'est une façon de faire circuler le capital, de mettre quelque profit dans les petites mains.

Tant d'or, de perles, d'heures dépensées, cela représente du travail, de l'effort artistique, choses excellentes en soi. Le travail de luxe est plus rémunérateur.

Ainsi, pour les fourrures, la façon d'une étole de zibeline est beaucoup plus élevée que celle d'une même étole en lapin ou en rat.

Les fourreurs tiennent ce raisonnement fort juste: La femme qui achète de la zibeline est riche; celle qui se contente de rat ne l'est pas.

Il ne serait donc pas équitable d'imposer le même prix d'établissement à l'un et à l'autre pelage.

Voilà pourquoi il ne faut blâmer le luxe que lorsque ceux qui l'étaient n'ont que des moyens insuffisants et ne brillent qu'au détriment du bien-être intime.

Le luxe est condamnable lorsque madame s'habille de velours, se pare de dentelles précieuses et mesure le pain de ses domestiques, fait attendre le paiement aux ouvrières qu'elle emploie, rogne sur les notes des fournisseurs.

Lorsqu'il est de bon aloi, le luxe doit être encouragé, car il est le fond de la richesse publique.

Ceci dit, parlons un peu des toilettes de ville. Leur ton général, c'est d'être simples. Toute l'élégance consiste dans la recherche des détails, dans le soin méticuleux qui a présidé à la coupe et à l'ornementation. Il n'est pas de bon ton d'exhiber pour les courses utiles ou les promenades, des toilettes à falbalas. Mais les plus discrètes se rehaussent de bijoux.

La mode des bijoux sévit, cette saison, avec intensité, ce qui nous procure l'agrément discutable de voir des horreurs. Car tous les bijoux ne sont pas beaux, tant s'en faut. C'est surtout cette forme de parure qui prête à l'imitation désordonnée.

Les femmes de goût éclairé, d'esprit net, se garderont de l'excès.

La toilette de ville affecte beaucoup la forme tailleur, ce tailleur à jaquette plus ou moins Louis XV.

La vraie jaquette Louis XV est assez longue, à devants arrondis fuyants, à gilet en pointe, à revers au col et aux manches.

La jaquette à devants droits, boutonnée jusqu'à la taille, à petit col rond ou col tailleur, à manche bouffante resserrée dans un poignet, n'est pas le type exact, mais elle est bien jolie tout de même et seyante.

L'une et l'autre exigent une coupe impeccable. Toute la grâce du vêtement, tout son chic, lui viennent de là.

On conçoit donc que ce vêtement doit être exécuté par une très bonne ouvrière.

Si son budget de toilette ne permet pas à une femme de réaliser son désir élégant, elle agira sagement en se rabattant sur une forme plus courante. Une longue jaquette achetée toute confectionnée ne va jamais, en dépit de toutes les rectifications.

D'ailleurs, lorsque la silhouette n'est plus jeune, que la ligne n'est plus fine ni souple, il faut éviter avec le même soin d'amplifier la forme générale ou de trop marquer la taille. Une dame âgée peut porter une veste, même si elle n'est pas très mince, mais le dos ne sera pas ajusté à l'excès; il sera cintré et tombera avec plus d'élégance.

Ce sont de ces points de coquetterie bien comprise qu'il importe de traiter de temps en temps dans une chronique de mode.

Les modèles sont innombrables; il faut en faire un choix éclairé.

Les toilettes de ville comportent évidemment des garnitures, moins abondantes que les toilettes de visite; des galons passements ou brodés, des dentelles, mais celles-ci discrètes comme il convient.

On ne peut se faire qu'une idée imparfaite de l'infinie variété des garnitures, de leur joliesse.

Tous les jours, il se crée de nouvelles fantaisies.

LA MODE DU JOUR



Blouse en linon garnie de petits plis lingerie et de broderie posées en entre-deux. Les manches sont amples du bas et retenues dans un poignet de broderie. Chapeau de paille garni de dentelle et d'un large noeud de ruban retenu par une boucle d'acier.

Ayez alors un joli carrick. Il en est de formes ravissantes et tout aussi seyantes pour les jeunes filles que pour les jeunes mamans. Même les dames âgées sont très bien vêtues d'un carrick, mais à une condition: si elles sont un peu fortes, le vêtement sera à dos cintré et la pèlerine peu flottante.

Un carrick-collet, à trois pèlerines amples, étagées, habille très mal une personne douée de quelque embonpoint et l'élargit d'une façon inesthétique.

L'esprit peut divertir en passant, et la raison nous déplaît quand elle nous contrarie; mais pour vivre ensemble, la raison est préférable à l'esprit.

* * *

La passion du vin a presque toujours la volupté pour compagne; on l'emporte avec soi dans le tombeau. Le sage prend du vin pour égayer sa raison, mais jamais assez pour la perdre.

* * *

Si l'âme n'était immortelle, la vie serait peu de chose, et la mort ne serait rien.

Les Fantaisies de la Mode

LES CHAPEAUX. — L'éclectisme le plus absolu règne chez les modistes. On voit des chapeaux de tous genres, de toutes sortes, de toutes formes, depuis la grande capeline empanachée jusqu'à la toque ronde, sans oublier les canotiers et les amazones à bords roulés, calés d'un côté sur le corps d'un oiseau ou sur une fantaisie de plumes; mais il est évident que les lampions, tricornes ou marquis sont encore les préférés. Les chapeaux de teintes claires sont tout indiqués pour les "demi-visites". Du reste, ils sont très demandés cette saison et complètent heureusement un costume simple. Ainsi, on met couramment un "tailleur" en grosse cheviotte grise avec un lampion de feutre blanc crânement retroussé par des cocardes de plumes blanches et noires; au cou, une cravate de karakul, encadrée d'un froncillé de valenciennes noires et blanches; à la main, un manchon pareil plat, souple et arrondi, avec un rabat souligné par des valenciennes froncillées. Cette tenue sobre et discrète est rendue élégante par la recherche des détails. Le lampion en grosse chenille laine et soie blanche est aussi en faveur, croqué sous des camélias de velours blanc, aux feuilles de satin foncé.



POUR NOS LECTRICES

Les Chapeaux de Petites Filles

LES dessins qui illustrent cette page nous montrent de ravissants chapeaux pour petites filles de deux à huit ans. A côté de la grande capeline bergère qui abritera bien du soleil, nous avons de délicieuses petites capotes qui siéent si gentiment aux frais visages encadrés de boucles brunes ou blondes.

La vogue de ces genres de coiffure s'accroît de jour en jour.

Le bonnet américain est bien gracieux aussi; mais n'ayant point de passe qui avance, il reste coiffure d'hiver, tandis que pour la belle saison, toute prochaine maintenant, on pourra faire son choix dans les modèles ci-contre.

La forme initiale est à peu de chose près la même; c'est la manière de croquer la paille qui donne un autre mouvement; la façon de disposer les garnitures accentue encore cet effet.

Figure 1, c'est une capote en souple paille de soie rouge. Un ruban de velours noir qui traverse la paille, au milieu du devant, lui fait faire la pointe, puis retourne sur le dessus pour se nouer sur les oreilles; les brides sont en même velours. Sur la capote est posé un bouquet de pâquerettes roses ou blanches.

Le même modèle serait plus élégant et aussi plus jeune, pour les mignonnes de dix-huit mois ou deux ans, si on le remplaçait en paille de soie blanche en remplaçant le velours noir par du satin Liberty blanc, rose ou bleu ciel.

La capeline figure 2 est d'une gracieuse simplicité: une paille naturelle écrue ou dorée dont le bord est laitoné, afin de bien conserver le mouvement descendant devant et derrière; c'est le vrai chapeau de soleil pour les petites filles à partir de quatre ou cinq ans. Autour de la calotte, une guirlande de petites fleurs, que l'on choisira à son goût: petites roses pompons blanches, roses ou jaunes; myosotis, pâquerettes, fleurs des champs, et ce qui est nouveau, une monture de différentes fleurs; pensées, réséda, myosotis, qui est original et charmant.

La petite capote figure 3 est bien jolie aussi; elle serait fort réussie en paille de soie rose avec guirlande de roses de mai, roses venant se mêler dans les cheveux; près des oreilles, des choux de mousseline de soie rose avec brides semblables.

Si l'on redoute, et à juste titre, la fragilité de la mousseline de soie, on prendra pour la garniture un souple satin ou même du taffetas désapprêté. Le chapeau rose ou bleu est joli et seyant, mais bien des mamans donnent volontiers la préférence au blanc ou au crème, qui s'harmonise avec toutes les toilettes.

La figure 4 représente une capote se différenciant des autres modèles par un bavolet qui entoure la calotte derrière et sur les côtés.

La passe est entièrement garnie en dessous de mousseline de soie ou de liberty plissé, avec une couronne de boutons de roses.

Une draperie de ruban entoure la calotte, avec un tout petit bouquet de roses niché de chaque côté. Les larges brides se terminent par des volants froncés.

Ici, c'est une paille de fantaisie écossaise, qui sera choisie de manière à pouvoir se porter avec toutes les toilettes de l'enfant.

Les tons neutres sont habituellement les préférés.

La Mère de Famille

Celle-là n'est plus seulement une femme, c'est un coeur! Et, chez elle, plus l'intelligence sera grande et développée, plus elle saura se soumettre à cette loi inévitable de la nature, qui en fait avant tout une mère.

Celle que nous voulons prendre pour type doit être dans une condition moyenne, dans laquelle elle pourra et devra être agissante, au moral et au physique, dans l'éducation de ses enfants. Elle a trente ans au moins, et elle a trois enfants. Une fille et deux garçons composent sa famille actuelle.



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4

Mariée à vingt ans, elle a reçu l'éducation que l'on donne ordinairement aux filles qui sont dans des conditions modestes et sans fortune. C'est-à-dire qu'elle sait convenablement tenir sa maison et est capable de soigner ses enfants. Son premier enfant a été une fille. — "Tant mieux, s'est écrié le père; celle-là aura son utilité en aidant à élever les petits qui pourront venir encore, et elle remplacera la mère quand celle-ci ne pourra plus se donner tout entière aux soins maternels et à ceux de la maison."

Puis, à quelques années d'intervalle, les deux petits garçons sont arrivés. Le père est ou trop occupé ou trop indifférent à l'éducation des petits, qu'il laisse tout entière à la direction maternelle. La jeune femme sent alors le besoin de s'étudier elle-même. Que sait-elle, et de quoi est-elle capable pour ce développement intellectuel qui lui est confié? Rien ou presque rien! Elle n'a, sur toutes choses, que des aper-

çus, sans connaissances complètes; mais elle est intelligente et elle veut savoir!... Alors commence pour elle une double vie de labeur.

Levée dès le matin, avant que la nichée se réveille, elle règle, pour la journée, tout ce qui peut intéresser chacun de ses membres. Le mari, que ses occupations appellent au dehors, trouvera, par ses ordres et par la direction donnée par sa femme, le déjeuner qu'il devra prendre avant de s'éloigner. Les vêtements des enfants, soigneusement visités avant leur réveil, seront changés ou réparés après les petits accidents que chaque jour amène; et la maison tout entière aura subi ce coup d'oeil du maître, sous lequel tout marche sûrement et à son heure.

Voici le moment où les petits s'éveillent. Qui donc cherchent-ils de leur premier regard?... Oh! elle le sait bien, elle, cette mère, pour qui

ce premier regard est un bonheur qu'elle ne voudrait échanger contre aucun autre! Elle le sait, et elle l'acquitte tout entier; elle prend les petits dans ses bras et elle serre sur sa poitrine toutes ces petites têtes aimées, dont les yeux lui rendent l'amour qu'ils ont trouvé dans ceux de la mère.

Par les soins qu'elle veut prendre seule, ils reçoivent tous ces services de la première heure, qui les font propres, beaux et pimpants pour tout le reste de la journée; et, en mère qui veut plus encore, elle pense à leur coeur et à leur intelligence autant qu'à la beauté de leur corps; elle cause avec eux, leur apprend l'usage et l'utilité de chacun des objets qui vont leur servir. Elle leur en raconte l'origine et l'histoire.

S'il fait beau, elle les conduit au jardin ou dans une promenade publique, si elle habite une grande ville.

Le soir, au retour, au dîner de famille, où l'on retrouve le père, on raconte avec entrain les faits de la journée, la leçon donnée ou l'histoire apprise. La mère dirige tout, reprend celui qui se trompe, encourage par un sourire le narrateur naïf qui s'aventure dans son récit en tremblant encore. Elle ne gronde pas les petits, et sa main ne se lève jamais pour frapper; mais ses yeux sont un miroir où chacun apprend à lire ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut révéler, et personne ne doit élever une récrimination

lorsque l'heure de la retraite est sonnée pour les petits. Et, comme elle a présidé le matin au réveil et au lever, la mère présidera aussi à cette dernière action de la journée, qui va faire les paupières closes.

Et quand, pour elle aussi, sonne l'heure du sommeil, la mère de famille qui a ainsi compris ses devoirs peut s'écrier avec une douce joie: "Je n'ai pas perdu ma journée!"

RECETTES DE LA MÉNAGÈRE

Taches de café sur des étoffes de couleur très délicate

Si les étoffes tachées sont de nuance très délicate, lavez-les avec un jaune d'oeuf délayé.

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable. — Mme De Maintenon.



UNE MONTRE PRODIGE

On cite un savant allemand qui consacra une notable partie de sa vie à la confection d'un fort bouquin sur les restes de citron. Des Chinois passent leur existence à sculpter, dans un bloc d'ivoire, tout un jeu de boules concentriques.

Ces exemples de travaux patients ne doivent plus nous faire envie. Un compatriote vient d'en accomplir un qui est loin d'être quelconque.

Cet homme, un horloger du nom de Leroy, vient d'achever, après de nombreuses années de labeur, la construction d'une montre qui est une vraie merveille de mécanique. Qu'on en juge!

Elle indique les jours, les dates, les mois, les saisons, les années bissextiles, les phases de la lune, les solstices, les équinoxes, l'équation du temps, les levers et les couchers du soleil; elle comprend un compteur de minutes et d'heures, deux sonneries, un thermomètre, un baromètre, un hygromètre, un altimètre, une boussole. Enfin, le second boîtier contient un cadran du ciel animé avec six cent cinquante étoiles de la première à la quatrième grandeur.

De quoi, en un mot, se rendre utile et agréable à une société. Or, cette montre marque tout; cependant, elle ne marque pas... le linge!

LE PARASITE DE LA SARDINE

Si vous aimez la sardine, vous avez dû bien souffrir, il y a quelques années, au moment où des causes, sur la nature desquelles on n'est pas fixé, rendirent le petit poisson très rare.

Les sardines, après une éclipse momentanée, sont revenues, fidèles et résignées, se prêter à la claustration en des récipients de fer blanc, où l'huile qui les baigne les rend si succulentes.

Singulière destinée que celle de ces petits poissons: ils sont trop aimés. Sans parler de vous ou de moi, qui les apprécions à l'huile ou sur le gril, il y a les marsouins qui préfèrent les manger nature et en font une effroyable consommation.

Et voilà qu'on vient de découvrir un autre amateur, un petit parasite qui s'attache à la sardine et la détruit rapidement. On signale des multitudes de ces parasites sur les côtes de Vendée.

Allons-nous revoir une nouvelle crise de la sardine? Ce serait fini de la sardine, que Monselet définissait spirituellement: "Un petit poisson qui n'a pas de tête et qui vit dans une boîte et dans l'huile."

UN CAS DE LETHARGIE QUI FINIT BIEN

Les journaux anglais nous apportent un curieux fait-divers:

Un jeune commerçant de Liverpool était sur le point de se marier. Il tombe malade et meurt. Désolation naturelle de sa fiancée, qui tient à accompagner jusqu'à sa dernière demeure la dépouille de l'élu de son cœur.

Or, pendant qu'on procédait aux dernières formalités de la triste cérémonie, la jeune fille, en larmes, crut percevoir un léger bruit venant du cercueil.

Elle exigea que la sinistre caisse fût ouverte, et le couvercle soulevé laissa voir le soi-disant défunt parfaitement en vie.

Un cas de léthargie qui, heureusement, prenait fin avant qu'il ne fût trop tard.

N'insistons pas sur la joie légitime des deux jeunes gens ainsi rendus l'un à l'autre, mais si-

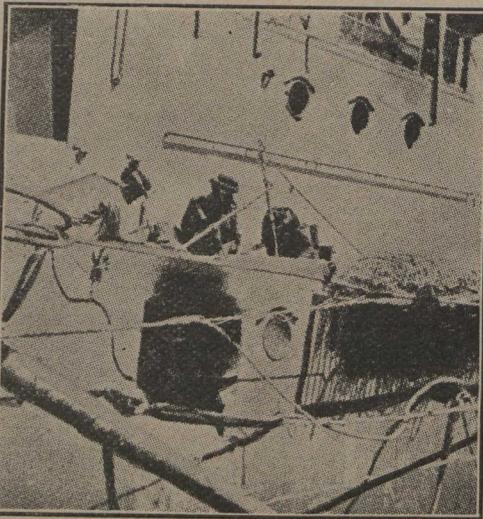
gnalons la modification radicale opérée dans la cérémonie.

Le clergyman, qui allait réciter les dernières prières, remplaça celles-ci par les formules du rituel matrimonial, et les deux fiancés, mariés au bord de la fosse, sortirent du cimetière congrûment mariés.

DUEL D'ARTILLERIE

Les dernières dépêches de Kouropatkine affirment que, sans le concours héroïque de l'artillerie russe, l'armée du Tsar aurait été presque totalement anéantie dans les plaines de Moukden.

D'autre part, on apprend que l'amiral Rojestvensky entraîne ses équipages au large de Madagascar. Journallement, il leur fait faire des exercices de tir au canon, sachant bien que de ses canonnières dépend le succès de la bataille qu'il va livrer à l'amiral Togo. Car, dit-on, l'amiral russe aurait donné l'ordre d'attaquer l'escadre nipponne, dans l'espoir d'une victoire qui contrebalancerait le désastre russe de Moukden.



Une blessure faite à "l'Askold" dans la bataille du 10 août 1904

Encore une fois, cuirasses et canons de marine vont lutter de force dans une horrible lutte, indigne de notre siècle. Apparemment, les Japonais ont l'avantage du nombre et des bouches à feu. Seront-ils toujours victorieux? Qui le sait?

En tout cas, les belles unités navales de l'Empire du Soleil-Levant, et celles du Tsar de toutes les Russies, vont s'endommager, se faire trouer telles des écumeurs, comme le furent les vaisseaux russes dans la bataille navale du 10 août dernier, alors que les obus japonais traversèrent les plaques de blindage de l'"Askold", ainsi que le montre la gravure ci-contre.

LES GRANDES GARES

La gare du quai d'Orsay, à Paris, n'est point un monument indifférent, ses vastes proportions et ses deux grands cadrans d'horloge qui s'allument le soir et semblent deux gros yeux de géant considérant le Paris de la rive droite. D'autres gares, de par le monde, jouissent d'une réputation due à de mérites divers.

Tous les connaisseurs vous diront que les gares de Milan et de Zurich se disputent le chic de l'aménagement; la gare de Bruges, avec son

aspect de monastère moyenâgeux, fait loucher tous les amateurs du style gothique; la gare de Francfort-sur-le-Mein, d'énormes proportions, passe pour la plus vaste du continent européen; elle ne compte pas moins de dix-sept paires de voies et peut recevoir neuf cents trains par jour.

Or, il paraît qu'on construit en ce moment, à Leipzig, une gare que rien de bien particulier, extérieurement du moins, ne recommande à l'attention du voyageur. Cette gare, cependant, détient, dit-on, un record: le record du prix de construction.

Elle coûtera, en effet, onze millions de dollars, et il paraît qu'aucune gare du monde n'a coûté aussi cher à établir, pas même la gare d'Anvers.

UN SERMENT BIZARRE

Une femme trouvant, la veille de son mariage, que son mari élevait trop la voix, jure avec de nombreux serments de ne plus prononcer un seul mot en sa présence durant cinq ans. L'homme se prit à rire. Les cinq ans se sont écoulés et jamais, durant ce laps, la femme ne desserra les lèvres quand elle se trouva face à face avec son mari. Il est vraisemblable qu'elle se dédommageait une fois que son seigneur et maître ne pouvait plus l'entendre. Ce qui l'est moins, c'est que celui-ci ait supporté patiemment cette fantaisie de sa légitime durant tout un lustre.

Il convient d'ajouter que ces choses ne se sont pas passées au Canada. Ces époux extraordinaires sont des Hollandais.

LE MICROBE DU BAISER

Il y eut naguère en Amérique une ligue contre le baiser. Insoucieuse de la pure morale, cette ligue n'avait en vue que de combattre un geste qu'elle estimait propre à la diffusion des microbes.

Ce fut un joli succès de gaieté, et on peut dire que le nombre des baisers échangés de par le monde ne diminua pas sensiblement.

Eh bien! le promoteur de cette ligue n'était pas le grotesque que vous pouvez croire.

Il y a effectivement un microbe du baiser.

Des bactériologistes anglais viennent de le découvrir dans une colonie du Cap et dans certains districts du Transvaal.

On le dépeint comme un ver microscopique et on le baptise du nom harmonieux de *craw-craw*.

Sa présence dans l'organisme détermine de terribles démangeaisons sur les bras, les épaules et dans le dos.

Vous voilà prévenues, mesdames. Méfiez-vous du *craw-craw*.

ECHOS DU MONT-ROYAL

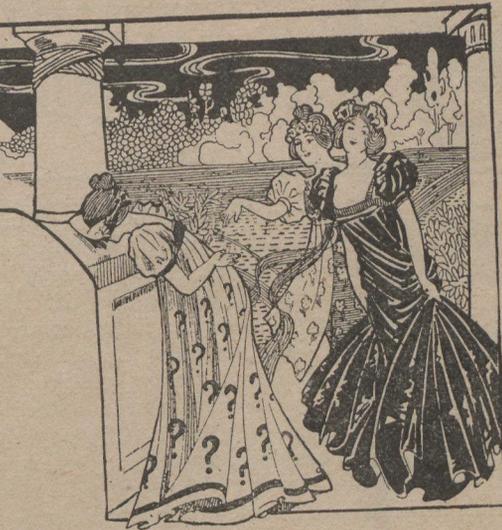
(Illustrés)

Trente chansonnettes fort jolies, notées, suivies de trente poésies très intéressantes pour enfants, par Auguste Charbonnier; en vente à Montréal chez Granger Frères, Cadioux et Derome, libraires, rue Notre-Dame; Deom Frères, A. Pony, rue Sainte-Catherine; au "Passe-Temps", 500a rue Craig; à l'"Album Universel", 1961 rue Ste Catherine, et chez l'auteur, 56 Pare Lafontaine. Brochure, format-album, de 130 pages, avec portrait de l'auteur.

Prix, 50 centins.

Oh! Monsieur! Oh! Mademoiselle!

(SAYNETE)



ELLE
Vraiment, pour une fiancée,
Me voici bien embarrassée!
Car je suis fiancée, et cela d'aujourd'hui,
Puisque c'est ce matin qu'il s'est décidé. Lui,
A demander ma main. — Inutile de taire
Que c'éta't simplement une formalité:
Tout était convenu d'avance avec ma mère!
Maintenant nous pouvons, sans incivilité,
Nous parler sans qu'on nous écoute,
Nous promener sur une route
Sans qu'on soit à notre côté.
Mais cela m'est égal, — à vous aussi, sans doute.
— Je dis: Ca m'est égal! Cela me gêne aussi,
Car enfin, je l'attends ici
Et je ne sais pas que lui dire!
Comme il doit me parler le premier, je verrai:
Je baisserai les yeux d'abord, puis rougirai.
Et, ma foi, cela doit suffire!
Plus tard... mais le voici!... ne le regardons pas!
Elle se détourne.

LUI, entrant.
C'est bien de ce côté qu'elle a porté ses pas...
Je la vois! oui... c'est bien elle!
Il s'avance près d'elle.

ELLE, effroi simulé.
Oh! monsieur...

LUI, excès de politesse.
Oh! mademoiselle!

ELLE, à part.
Ce n'est pas très compromettant,
Et sa timidité m'a déjà rassurée.

LUI, à part.
J'avais préparé mon entrée,
Je n'en sais plus un mot, c'est révoltant!
Haut.

Mademoiselle!
Il s'approche. — A part.
Allons! Je suis vraiment stupide!

ELLE
Monsieur!
A part.
Voilà qu'il se décide.
Qu'est-ce qu'il va me dire?

LUI, très timide.
Eh bien!

Mademoiselle...

Il se tait.
ELLE, à part.

Encore? Il ne trouve donc rien!
Je ne puis pas l'aider, pourtant!...
LUI, avec effort.

Mademoiselle!...
ELLE, impatientée, d'un ton légèrement sec.
Eh bien! monsieur!

LUI, très troublé.
Eh bien... avec sincérité...
Je suis... je... cependant...
A part.

Timidité cruelle!
ELLE, souriant, d'un ton avenant.
Eh bien! monsieur?

LUI, avec effort.
Il fait beau temps!

ELLE, éclatant de rire.
En vérité!

LUI, tristement.
Vous vous moquez de moi!

ELLE, confuse.
Monsieur!

LUI
Ah! sans scrupule.

Riez! Car, en effet, je dois vous amuser!
Un jeune homme timide est toujours ridicule.
Mais plaignez-moi plutôt: — Je n'ose pas... oser!

ELLE
J'aime bien mieux cela! Faut-il que je vous dise,
Que je suis très timide aussi?
Quand vous êtes venu, je n'avais qu'un souci:
Eviter avec soin de dire une sottise.
Et, pour cela, me taire... Etait-ce assez niais?

LUI
Je vous faisais donc peur?
ELLE
Non!... Est-ce que je sais?

Mais vous?

LUI
Moi, je craignais, et je crains même encore
De vous dire très mal ce que je pense mieux;
Ah! qu'en ce moment, je déplore,
De n'être pas audacieux!

ELLE
Mais, entre nous, au fond, qu'est-ce donc que
[l'audace?

LUI
L'audace! C'est n'avoir pas peur!

ELLE
Quoi! Vous êtes peureux?

LUI
Non! mais tout m'embarrasse...



— Maintenant que vous avez dit oui, il me faut demander
le consentement de votre père.
— Le consentement de papa! Adressez-vous à maman.

La phrase... le maintien... Si j'avais trop d'ardeur,
Je pourrais vous fâcher!... C'est que... Mademoi-
[selle...

ELLE
Monsieur!

LUI
C'est que... mais non, je n'ose pas!

ELLE
Mais, on croirait, vraiment, que je vous ensorcèle.

LUI
Comprenez donc mon embarras:
J'ai pour vous un respect...

ELLE, froissée.
Ah!

LUI
Non, une tendresse,

Que je voudrais vous faire partager;
Il faudrait l'exprimer avec délicatesse
Et là se trouve le danger:
Un mot trop vif...

ELLE, vivement.
Je ne saurais l'entendre!

LUI
Vous voyez bien! Et puis, si, par hasard,
Votre regard rencontrait mon regard,
Vous pourriez le trouver trop tendre!

ELLE, baissant les yeux.
Oh! monsieur! Maintenant, je vais baisser les
[yeux.

LUI
Alors, avec plus d'assurance,
Sans être trop audacieux,
Je vous dirais ce que je pense;
Combien le sort me semble doux
Qui va me réunir à tout jamais à vous!
Jamais une union ne fut plus désirée!
Si je savais parler, je vous dirais encor
Que je vous ai considérée
Le premier jour, comme un trésor!
Ah! si j'en ai fait la conquête,
Mademoiselle, quelle fête
Pour mon coeur qui vous appartient!

ELLE, à part.
Ah! mais, il n'a plus peur du tout! Et moi, je
[tremble.

Haut.
Monsieur, voici longtemps que nous sommes
[ensemble...

Si l'on venait...

LUI
Non! personne ne vient.
Et puis, quand on viendrait, c'est chose natu-
[relle

De voir deux fiancés...
ELLE, nudiquement.

Monsieur!...
LUI
Mademoiselle,
Nous sommes fiancés, et je puis, sans détour,
Vous faire ouvertement ma cour!
ELLE, à part.
Que répondre à mon tour? Je suis embar-
[rassée!

Haut.
Monsieur, certainement...
A part.
C'est qu'il me plaît beaucoup;
Pourtant, je ne puis pas me jeter à son cou!

LUI
Ma franchise vous a blessée?

ELLE
Non! Laissez-moi quelque répit.
D'un trouble singulier je ne puis me défendre;
Jamais, jusqu'à ce jour, personne ne m'a dit
Ces mots tendres et doux qu'il m'est permis d'en-
[tendre
Pour la première fois!... Peut-être un autre jour,
Lorsque...

Malignement.
Vous me ferez la cour,
Je saurai bien... Enfin, vous devez me compren-
[dre!

LUI
Je n'ai rien à vous refuser,
Mais, si vous n'êtes pas cruelle,
Donnez-moi votre main, que j'y mette un baiser!
ELLE, avançant timidement sa main.
Oh! Monsieur!
LUI, embrassant la main, vivement.
Oh! Mademoiselle!

Lemercier De NEUVILLE.

LE MARIAGE CHEZ LES IGORROTES



BIEN que l'Exposition de Saint-Louis ait, depuis trois mois, fermé ses portes, et que, d'après les cahiers des charges, les démolisseurs doivent en faire disparaître dans un délai de six mois jusqu'aux moindres vestiges, il n'est pas trop tard encore pour parler des merveilles et des bizarreries qu'elle a offertes à la curiosité des visiteurs des deux Mondes. Car, si — le fait est maintenant avéré — cette récente World's Fair ne fut en aucune façon un succès financier, elle n'en a pas moins été l'une des expositions les plus remarquables qui aient jamais été faites.

Naturellement, les races sauvages et étranges ont largement contribué au pittoresque de l'Exposition proprement dite et du "Pike", c'est-à-dire des attractions. Et, parmi ces races, si les Peaux-Rouges, les Indiens de l'Arizona, Zunis et Mokis, ont tenu un bon rang, les Igorrotes ont vivement intéressé les visiteurs de l'Exposition.

A ce sujet, nous ne saurions mieux faire que de reproduire la conversation que M. Georges Darlou, correspondant du "Globe-Trotter" à New-York, a obtenue de Miss Ida Plummer, qui vient de passer, en qualité de directrice d'école, deux années dans le nord de l'île de Luzon, aux Philippines.

Miss Plummer est une jeune Américaine d'une trentaine d'années, qui, après avoir professé dans une "high-school" (école supérieure) des Etats-Unis, se sentit gagnée par l'amour des voyages. Elle obtint d'être envoyée aux Philippines pour y fonder une de ces écoles que les Américains s'efforcent de multiplier dans l'Archipel, à l'encontre des Espagnols, qui encouragèrent fort peu l'instruction publique dans leurs possessions asiatiques.

— Vos élèves étaient-ils dociles, mademoiselle? fut une des premières questions que j'adressai à la jeune voyageuse.

— Vous en jugerez par vous-même, en apprenant que j'attends avec impatience le rétablissement de ma santé pour aller reprendre là-bas, dans mes chères montagnes de Luzon, la direction de mon école.

— Ces Tagales forment une race fort intelligente, dit-on?

— Mais vous confondez, "my dear Sir!" fit-elle en riant. Les Tagales, qui habitent Manille et la région voisine, sont les plus civilisés parmi nos nouveaux sujets... ou protégés, si vous préférez cette désignation plus flatteuse pour l'orgueil des Philippins. Moi, c'était à des Igorrotes que j'enseignais l'abécé et les quatre règles!

Je m'excusai de mon erreur, impardonnable dans la bouche du correspondant d'un journal de voyages et de géographie. J'aurais dû me souvenir que le nord de la grande île de Luzon est, en effet, habité presque exclusivement par les sauvages Igorrotes, ces "chasseurs de têtes" qui furent longtemps soupçonnés de pratiquer l'anthropophagie.



Bocasso, guerrier Igorrote



Lacuima, jeune fille Igorrote fumant sa pipe

"A une époque fort reculée, l'Archipel fut envahi par un premier flux de conquérants d'origine malaise. Ce sont nos amis les Igorrotes, qui sont au nombre de 200,000. Ils habitent le nord de Luzon."

— J'ai plaisir à parler de ces braves sauvages que sont "mes" Igorrotes. Certes, mes débuts furent pénibles. Pour eux, j'étais la "gringa", l'étrangère, l'ennemie. Mais, à force de patience, je finis par triompher de leurs préventions.

"Pendant un an, l'école, construite pour abriter deux cents élèves, resta vide ou à peu près. C'est à peine si une dizaine d'enfants des deux sexes prenaient place sur les bancs.

"La plus grande difficulté que j'avais à vaincre, c'était l'horreur que nos vêtements inspirent à ces enfants de la Nature. Le port d'une veste, voire d'une camisole, leur est un supplice."

Miss Plummer me conte aussi la désillusion qu'elle éprouva, lorsqu'elle voulut, à titre de diversion, enseigner la danse à ses élèves et leur donner... des leçons de maintien. Un jour qu'elle

cherchait à initier un de ses plus grands élèves aux complications du quadrille américain, le jeune Igorrote, qui ne s'était pas encore résigné à endosser une défroque européenne, remarqua :

— Mais pourquoi voulez-vous m'enseigner votre façon de danser, puisque vous ne savez pas si ma façon est meilleure que la vôtre?

Mon interlocutrice me conta de nombreux traits de moeurs sur cette race mal étudiée. Chez les Igorrotes, la cérémonie du mariage présente des détails très curieux. La famille de la fiancée soumet le jeune homme à une série d'épreuves, au cours desquelles il doit montrer sa force, son courage, son intelligence.

Ainsi, il lui faut gravir une rampe très raide, construite avec des bambous, en emportant la jeune fille dans ses bras. Parfois, la pente est double, c'est-à-dire qu'il doit traverser un pont factice, fait en forme d'angle, sans fléchir sous le poids.

S'il trébuche, s'il s'arrête en route pour souffler, les parents emmènent la fille, et la cérémonie finit là.

Mais les amis et la famille du jeune homme ont soin de se poster autour du pont; ils l'exhortent de leurs cris, ils exécutent une musique entraînant sur leurs tambourins. Et, presque toujours, le fiancé sort vainqueur de l'épreuve.

Miss Plummer est d'opinion que les Igorrotes feront de rapides progrès sous la protection des Etats-Unis. Parmi les nombreuses tribus de l'Archipel, ce sont eux qui apprennent le plus facilement la langue anglaise, devenue le langage officiel de la nouvelle possession américaine.

Mais ils ne sont pas encore assez avancés en civilisation pour adopter la tenue officielle, l'habit noir, eux qui gardent au "complet-veston" une haine invincible!

Au Labrador --- Vent du Nord Un climat mortel

Le Labrador est peut-être le pays de la terre le moins propice à la colonisation. Il suffit d'y passer un hiver pour avoir la clé de l'énigme. Le Labrador, pays essentiellement plat, est balayé dans toute son étendue par les vents du nord. Le froid y est donc extrême.

En outre, les eaux n'ayant pas d'écoulement, le sol est éminemment marécageux, et le climat, durant la saison chaude, est mortel pour les Européens. L'hiver, c'est un autre péril qui se présente. A ce point de vue, je puis parler en connaissance de cause, puisque le seul séjour que j'aie fait au Labrador s'écoula de novembre à la fin de mars, il y a quelque sept ou huit ans.

C'était le 21 mars. Attaché à une exploration minéralogique, je me trouvais à quelque distance du cap Chidley (ou Chidleigh, comme l'orthographient les atlas français, je ne sais pourquoi). Pour avoir manqué le dernier paquebot qui nous eût ramenés à Saint-Jean-de-Terre-Neuve avant la formation de la banquise, nous avions dû hiverner dans un misérable village appelé Hebron.

Mon plaisir était de m'aventurer aussi loin que possible sur le "pack", sur la banquise, pour guetter les pêcheurs de phoques. Accroupis près d'un trou scié dans l'épaisseur de la glace, abrités contre le vent du pôle par un petit mur de neige, ils attendaient, le harpon en main, que le phoque vînt respirer.

Rapide comme l'éclair, le fer s'enfonçait dans le corps de l'amphibie, qui, poussant un gémissement plaintif, aux sonorités humaines, disparaissait dans un remous d'eau teintée de sang, pour réapparaître quelques minutes plus tard, ramené par la corde du harpon.

Ce matin-là, vers dix heures, comme je m'éloignais du village, un vieux pêcheur d'origine franco-canadienne m'avertit qu'il y avait danger à s'aventurer sur la banquise.

—Le temps s'est bien radouci, m'sieur, vous savez! La glace, elle a dû se ramincir, tel que je vous le dis, m'sieur; en plus de cela, y a eu gros temps au large, et la glace, elle pourrait bien s'être fendillée.

—Merci du conseil, monsieur Périn. Mais alors pourquoi ces jeunes gens là-bas s'engagent-ils sur la glace? Ne vont-ils pas à la pêche au phoque, comme d'habitude?

—Ça ne veut pas dire nonobstant qu'ils vont revenir, m'sieur! Je vous assure qu'ils pourraient le regretter, les gars au père Mac Kreigh!

Mais c'est jeune, ça ne veut pas vous écouter les conseils des vieux du "choré" (du rivage du Labrador). Comme si deux peaux de chrétiens ne valaient pas mieux qu'une peau de "sille" (phoque), je vous le demande, m'sieur!

Je prêtai l'oreille au pittoresque parler du vieux Canadien, lorsqu'un cri terrible ramena mes regards vers la banquise: où étaient passés les fils Mac Kreigh? A l'instant, je voyais leurs bonnets de fourrure noire, leurs pèlerines, leurs bottes, se détacher sur la glace, à deux cents mètres au plus de la rive...

—Ils ont chuté dans l'eau! Les pauvres gars!

Aux cris de M. Périn, Mac Kreigh était accouru au seuil de sa maison. Comprenant ce qui se passait, il rentrait précipitamment et ressortait avec une longue ligne de pêche que, tout en courant, il se ficelait sous les aisselles. Sa

filles, une robuste Ecossaise d'une vingtaine d'années, courait à côté de lui.

—"Where are they?" Où sont-ils? criait-il, sans s'arrêter.

Nos bras tendus lui indiquaient la direction, et il hâta sa course. Du monticule, où nous étions allés nous poster, nous distinguions maintenant un trou large de cinq à six mètres qui s'était produit brusquement dans la banquise au passage des deux jeunes gens.

—Heureusement, ils savent nager! murmurai-je, pour rompre le silence, qui devenait angoissant.

—Nager! Pourquoi saurions-nous nager? répliqua Périn en ôtant, de sa bouche dégarnie la pipe de terre. Vous voyez, m'sieur. L'heure de chacun vient en son temps, et n'y a rien à faire. Et puisse, allez-y donc nager dans c'te eau-ci qu'est plutôt de la glace que de l'eau!

Toujours la vieille superstition de nos marins



Tugmena, jeune Igorrote qui a épousé le guerrier Bocasso

français, qui sont d'avis qu'un naufragé qui sait nager ne fait que prolonger son agonie!

Cependant, Mac Kreigh, un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années à en juger par son apparence robuste, était parvenu à l'origine du trou. Sa fille, tenant l'extrémité de la ficelle, était restée à dix mètres en arrière, couchée tout de son long sur la glace, à plat ventre.

Sans une seconde d'hésitation, le pêcheur disparaissait dans l'eau glacée, et les coeurs des assistants battirent plus fort. Serait-il seul à revenir? La mer le rendrait-elle à la pauvre jeune fille, qui, de ses yeux éplorés, guettait le trou béant?

—Le voici! Hourrah! Bravo! ont crié les assistants, qui déjà sautent de joie.

En effet, l'héroïque pêcheur a dressé au-dessus de l'eau sa tête ruisselante. Il porte dans ses

bras un corps inanimé, que des compagnons qui ont rampé jusque-là à plat ventre l'aident à hisser sur la glace.

On veut lui faire avaler un cordial. Il ne prend même pas le temps de refuser d'un geste! De nouveau, il a disparu, à la recherche de l'autre fils...

Il le ramena, lui aussi. Mais c'est en vain que les deux corps, transportés aussitôt dans la maison la plus proche, furent frottés et massés pendant une heure; l'héroïsme du père n'avait abouti qu'à retirer de l'eau deux cadavres...

Ah! cette journée du 21 mars! Les habitants de Hebron se souviendront longtemps de cette journée fatale. Ils pourront la marquer d'une croix noire!

Le drame que je viens de narrer s'était déroulé si rapidement, qu'à l'autre bout du village les pêcheurs et leurs familles ne savaient pas encore ce qui s'était passé. D'ailleurs, un promontoire de roches les isolait des autres maisons, leur cachant tout au moins la vue de la petite anse où leurs deux compatriotes venaient de trouver la mort.

C'est ce qui explique que deux hommes, sans soupçonner le danger que présentait maintenant la glace, étaient partis dans leur "komatik" (traîneau à chiens) au moment même où Mac Kreigh retirait de l'eau le second cadavre. Leur intention était de traverser un bras de mer pour aller couper du bois à brûler dans une île voisine.

Les premiers pêcheurs qui les aperçoivent leur crient de rebrousser chemin; mais il est déjà trop tard. La glace cède sous le poids du véhicule; hommes, chiens, traîneau, tout disparaît sous l'eau, devant les spectateurs horrifiés.

Courir à leur secours, c'est aller à une mort certaine! Mais le cri d'agonie des deux hommes, au moment où ils disparaissaient dans l'abîme, est parvenu jusqu'à l'extrémité du village. La soeur d'un des avertissements éperdus de la foule.

—"For God's sake!" Pour l'amour de Dieu! N'approchez pas du trou!

L'une des deux victimes a pu sans doute se dégager du traîneau sombré et des rênes: c'est précisément le frère de la jeune femme. On le voit se cramponner désespérément au rebord du trou; mais ses efforts sont vains: ses vêtements, alourdis par l'eau, l'empêchent de se hisser sur la glace. Aura-t-il la force de maintenir sa tête hors de l'eau, jusqu'à ce qu'arrivent les secours qu'on organise?...
—Arrêtez! N'allez pas plus loin!

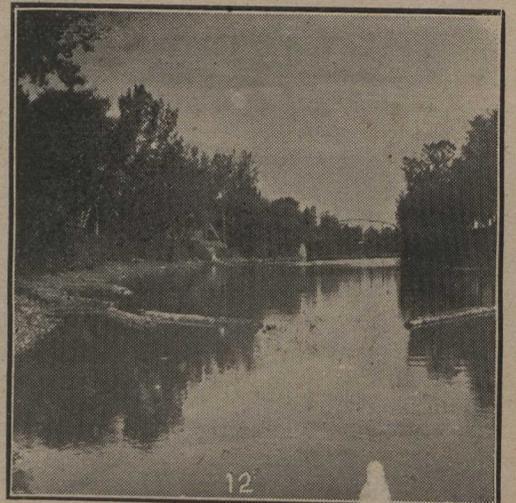
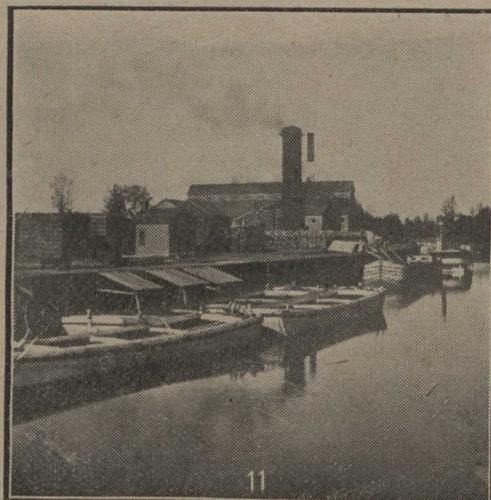
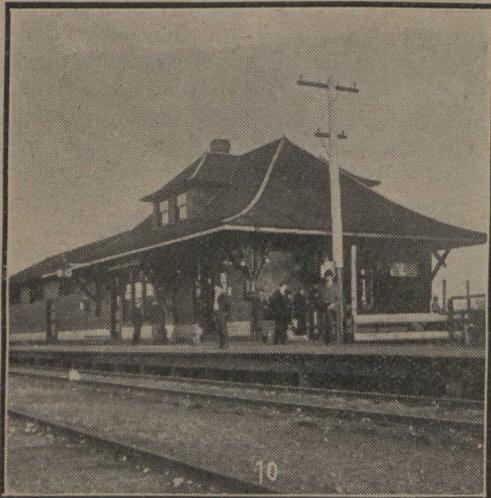
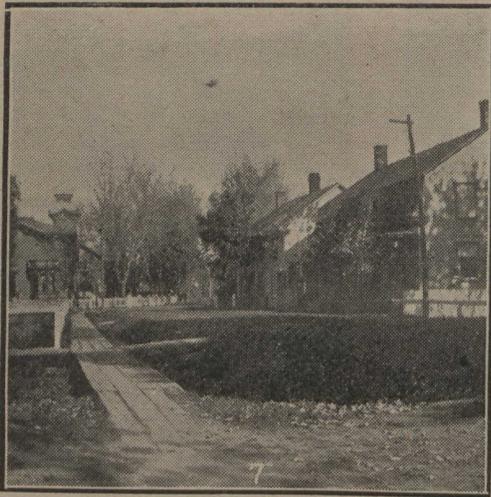
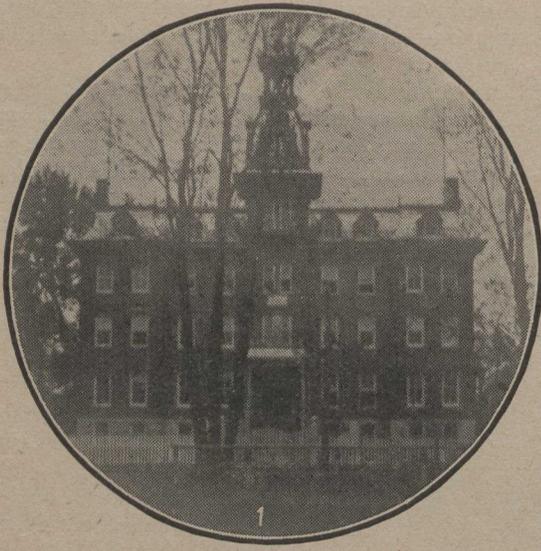
La jeune femme a continué sa course sur la glace, qui se craquèle

autour d'elle. Elle a compris qu'en courant ainsi, elle hâterait la désagrégation de la banquise; et ce serait causer la mort de son frère, la sienne aussi. Couchée à plat ventre, elle rampe lentement vers le trou, si lentement, qu'elle emploie plusieurs minutes pour franchir les trois ou quatre mètres qui la séparent du malheureux.

Enfin, la voici au but. Il était temps! Le froid intense triomphait déjà de l'énergie vitale du pêcheur; ses doigts glissaient sur la glace. Et elle étend les bras, saisit l'une des mains de son frère dans les siennes. Et, sans un mouvement, ils attendent..., ils attendent que le léger canot lancé sur la glace par un ami dévoué vienne les arracher à l'étreinte de la mort...

Et ce fut grâce au dévouement de l'héroïque jeune femme que la banquise ne fit, ce jour-là, que trois victimes, au lieu de quatre...

VUES DE LOUISEVILLE



Vues principales de Louiseville montrant l'église, le couvent, l'académie, la gare et quelques-unes des plus jolies résidences de cette petite ville.

LOUISEVILLE

An point de vue pittoresque, Louiseville est l'un des plus coquets endroits de la rive nord du Saint-Laurent.

Deux jolis cours d'eau qui l'enserrent le font ressembler à une belle coquette se parant de ses atours entre deux miroirs. Des arbres, des arbres à profusion, le long des rues droites et larges, puis de coquettes résidences avec de gais parterres fleuris.

Louiseville n'est pas une ville d'industrie peut-être, bien qu'on y compte quelques fabriques et une scierie remarquable appartenant à des capitalistes canadiens, les messieurs Tourville, mais c'est à coup sûr la petite ville cossue, hospitalière, invitante, où il fait bon se reposer parmi la verdure silencieuse et pourtant gaie, quand viennent les beaux jours.

La vieille église est une relique. Elle date de plus de cent ans, puisqu'elle fut ouverte au culte en 1804. C'était alors un temple somptueux; on le disait le plus beau de tous ceux du pays. Aussi la paroisse de la Rivière-du-Loup (en haut) était-elle l'une des plus riches. Elle est riche encore, mais elle marche lentement dans la route du progrès et de la prospérité. Comme toutes les vieilles paroisses, elle reste stationnaire, s'attardant à jouir des biens déjà et depuis longtemps acquis.

L'église, avec ses deux clochers pointus, a encore une allure fière et ses décorations intérieures maintenant fanées, prennent pourtant, aux jours de grandes fêtes, une splendeur particulière dont les fidèles sont tout fiers. Le curé actuel, M. le chanoine Tessier, est plein de dévouement et de zèle, et l'on parle, paraît-il, de remplacer le vieux temple, devenu trop petit et peut-être trop peu solide pour contenir la foule des paroissiens. Hélas! ce sera une relique précieuse qui disparaîtra, emportant avec elle bien des souvenirs chers.

Le couvent, qui a été fondé en 1875 par feu Monsignor Boucher, de regrettable mémoire, est une élégante construction en brique rouge, qui fait vis-à-vis à l'église et en fait ressortir encore le cachet d'antiquité. Les Soeurs de l'Assomption, dont la maison-mère est à Nicolet, sont les propriétaires du couvent, et y dispensent aux jeunes Louisevilleoises une instruction solide et éclairée. Les élèves sont si nombreuses qu'on devra bientôt, nous dit-on, faire ajouter une aile au pensionnat, déjà vaste pourtant.

Les Frères de la Doctrine Chrétienne sont chargés de l'instruction des garçons. Une jolie académie a été bâtie pour eux, il y a une dizaine d'années.

Parmi les autres édifices importants sont la Banque d'Hochelega, deux superbes hôtels modernes, quelques beaux magasins, et plusieurs résidences très jolies appartenant à d'anciens citoyens enrichis dans le commerce ou dans l'industrie, ou dans l'exercice de leur profession.

Louiseville est le chef-lieu du comté de Maskinongé. Elle a été incorporée ville lorsque le marquis de Lorne était gouverneur général du Canada, et son nom lui a été donné en l'honneur de la princesse Louise, soeur du roi actuel et épouse du gouverneur de Lorne.

Le village comme la paroisse portait autrefois le nom de "Rivière-du-Loup".

ACROSTICHE

A vous seule je livre un secret de mon âme :
D ans vos yeux j'ai goûté un amour sans espoir,
R éve d'or plein de charme et plein de désespoir.
I l faut donc maintenant que j'éteigne sa flamme !
E t pourtant, oh crois-moi ! jamais ton doux visage
N e m'a paru beau depuis qu'il faut le fuir !
N i les ans, ni les jours, ni le temps à venir
E ffaceront en moi ta tendre et chère image.

XXX

Une œuvre Canadienne

On l'a toujours dit, et la chose sera toujours vraie, c'est le petit fantassin, c'est le simple soldat de seconde classe qui remporte les victoires.

La grosse artillerie a beau faire entendre sa voix puissante, les cavaliers ont beau répéter des charges brillantes, le succès final de ces folles et inhumaines entreprises reste toujours aux mains des petites unités modestes, qui font nombre, qui donnent la force.

Or, si nous faisons cette remarque, ce n'est pas afin que vous croyiez que nous allons vous conduire sur les champs de bataille de l'heure présente, qu'aurait décrit un des nôtres, assoiffé d'une curiosité morbide. Non, certes! il s'agit, tout au contraire, d'un livre qui traite de ce qu'il y a de plus beau, de plus innocent et de plus respectable au monde. Nous avons nommé: l'enfance, devant qui tout le monde s'incline. Que, si nous parlions ci-dessus de simples soldats gagnant des batailles, ce n'était que pour présenter sous un jour véridique la grande république des lettres, où ceux qui s'attachent aux sujets honnêtes, tout pleins d'une poésie naïve remportent de modestes triomphes, qui sont bien plus utiles à la société que les grands coups de tam-tam prodigués aux généraux des lettres, lesquels s'attardent à coups d'alexandrins parfois mauvais, et souvent n'ayant rien à voir avec la victoire.

Nous voulons ici dire quelques mots élogieux à l'adresse de Monsieur Auguste Charbonnier, auteur des "Echos du Mont-Royal" (1) actuellement en librairie. Cette oeuvre, que nous ne jugerons pas au point de vue purement critique, nous a émus par ses qualités diverses et foncièrement saines. Son auteur, qui doit être le modèle des pères de famille, aime profondément les sujets qu'il a traités et encore plus la sémillante jeunesse qui les lui a inspirés. Et, chose qui ne pouvait qu'ajouter au charme de la poésie, comme il est musicien, il a écrit les mélodies des délicieuses strophes de son recueil.

C'est intentionnellement que nous disons recueil, car la plupart des sujets traités par M. Auguste Charbonnier ont déjà été publiés par plusieurs de nos journaux. Cependant, il fait toujours plaisir de revoir un assemblage de belles choses que l'on a entrevues au jour le jour selon les caprices et les hasards d'une existence affairée. Voilà pourquoi le livre de M. Auguste Charbonnier nous fait l'effet d'un délicieux bouquet moral offert avec la meilleure grâce à nos charmants bébés, à nos fillettes et à nos garçonnets, l'espoir de la nation canadienne-française.

Comment nos jeunes amis pourraient-ils rester indifférents à l'audition des chansonnettes de M. Charbonnier? Toutes ont un air enjoué, qui plaît, et un fond de sagesse qui charme par sa grâce douce, saine et parfois impérieuse. Même, nous sommes certains que bien des parents partageront l'émotion de leurs enfants lorsqu'en famille ils réciteront ou chanteront les délicates choses que dit si bien M. Charbonnier.

En somme, "Echos du Mont-Royal" est une oeuvre locale des plus honorables. Ecrite de plume courante, nous a-t-on dit, afin de répondre aux besoins d'un journalisme exigeant, et... très pressé; d'aucunes des piécettes publiées peuvent ne pas paraître impeccables quant à la forme, mais, quant au fond, il est toujours de bon aloi.

Puisse donc un réel succès couronner les efforts d'un auteur aussi sincère, aussi honnête et aussi bien intentionné.

Et à nos souhaits nous voulons ajouter des remerciements, car, nous nous souvenons que l'enfant d'aujourd'hui sera l'homme de demain, et que cet homme sera ce que le font ses éduca-

(1) "Echos du Mont-Royal", en vente à l'imprimerie Rolland, Granger, Beauchemin, Déom, et chez l'auteur, 56 Parc Lafontaine, au prix de cinquante centins. Ajoutez 5 centins par la poste.

teurs. Toujours, en effet, l'enfant se souvient des premières leçons qu'on lui a données, même en riant, même en chantant. Et, plus tard, ce n'est pas sans émotion qu'il en remercie ses maîtres. A ce titre, M. Charbonnier a droit à la gratitude de toutes les classes de notre société. C'est avec un vif plaisir que nous le félicitons ici de son travail et lui souhaitons plein succès. Que tous nos enfants lisent les "Echos du Mont-Royal", ils s'amuseront, s'instruiront et nous remercierons du conseil que nous leur donnons ici.

Notre Photogravure

L'outillage de "l'Album Universel", qui se complète rapidement, va nous permettre d'exécuter nous-mêmes tous les travaux de dessins et d'illustration de notre journal, et cela, d'après les procédés les plus perfectionnés et les plus nouveaux de la photogravure.

Ce département est confié à des experts, à des artistes, qui ont fait leurs preuves. C'est dire que tout travail qui leur sera demandé sera exécuté avec un soin minutieux pour obtenir le plus beau résultat pratique.

Le public va être appelé à profiter avec nous de tous ces avantages, car notre personnel sera suffisant pour répondre à toutes les demandes de travaux qui nous seront faites.

Dès maintenant, nous sommes en mesure d'exécuter rapidement et bien les dessins et gravures en lignes ou en photogravure qui nous seront confiés.

Nous croyons que notre longue expérience, l'excellence de notre matériel et notre connaissance exacte de ce que désire le public, nous assurera la continuation du patronage de toute la clientèle vraiment soucieuse de ses intérêts.

L'INNOCENCE

Si tu veux, nous ferons notre maison si belle
Que nous y resterons les étés et l'hiver!
Nous verrons alentour fluer l'eau qui dégèle
Et les arbres jaunis y redevenir verts.

Les jours harmonieux et les saisons heureuses
Passeront sur le bord lumineux du chemin,
Comme de beaux enfants dont les bandes rieuses
S'enlacent en jouant et se tiennent les mains.

Un rosier montera devant notre fenêtre
Pour baptiser le jour de rosée et d'odeur;
Les dociles troupeaux qu'un enfant mène paître
Répandront sur les champs leur paisible candeur.

Le frivole soleil et la lune pensive,
Qui s'enroulent au tronc lisse des peupliers,
Reflèteront en nous leur âme lasse ou vive
Selon les clairs midis et les soirs familiaux.

Nous ferons notre coeur si simple et si crédule
Que les esprits charmants des contes d'autrefois
Reviendront habiter dans les vieilles pendules
Avec des airs secrets, affairés et courtois.

Pendant les soirs d'hiver, pour mieux sentir la
[flamme,
Nous tâcherons d'avoir un peu froid tous les
[deux,

Et de grandes clartés nous danseront dans l'âme
A la lueur du bois qui semblera joyeux.

Emus de la douceur que le printemps apporte,
Nous ferons en avril des rêves plus troublants,
—Et l'Amour, sagement, jouera sur notre porte
Et comptera les jours avec des cailloux blancs.

Comtesse MAT. De NOAILLES.



CHOSÉS VRAIES

LE KRAKEN

Le kraken est, dit-on, un poulpe d'une grandeur prodigieuse, et à l'existence duquel croient les pêcheurs de Norvège, qui, d'après Poutoppidan, affirment qu'il leur arrive souvent, lorsqu'ils sont au large, de rencontrer un de ces animaux flottant à la surface des eaux et dont le corps est si grand qu'il ressemble à une petite île; quelques-uns d'entre eux disent s'y être trompés et avoir abordé sur ce qu'ils prenaient pour une terre nouvelle, y avoir fait du feu dont la chaleur finissait par éveiller le monstre, qui s'enfonçait dans la mer en produisant un remous formidable, auquel ils n'avaient échappé qu'avec peine.

Les peuples du nord ont autant d'imagination que les Orientaux et sont portés comme eux à l'exagération; néanmoins, nous devons convenir que nous ignorons absolument à quel degré de croissance s'arrêtent ces mollusques redoutables de la famille des poulpes; cependant, que leurs dimensions atteignent celles données plus haut par le naturaliste danois, cela est absolument invraisemblable et entre dans le domaine de la fable, bien qu'il y a quelque vingt ans, un capi-



Le monstre a des bras démesurés

taine baleinier, revenant du nord, rencontra en pleine mer un poulpe gigantesque dont le corps, à son dire, était aussi gros qu'un tonneau, et à cet effet, lui fit lancer des harpons par ses matelots, mais les harpons ne trouvèrent pas dans la chair molle et flasque la résistance nécessaire et s'arrachaient facilement de la plaie, d'autant plus que l'animal était mort; en dernier ressort, le capitaine ayant fait passer un noeud coulant sous la queue, il s'en détacha une partie, qui fut hissée à bord à l'aide de palans, car elle pesait plusieurs centaines de kilos, d'après le récit du capitaine, mais il fallut la relancer immédiatement à l'eau, tant était grande la puanteur exhalée par cet amas de chair en décomposition.

L'OISEAU-ROC

Dans les contes arabes des Mille et une Nuits, il est très souvent fait mention du Roc, oiseau d'une grandeur et d'une force extraordinaires, capable, paraît-il, d'enlever un éléphant dans ses serres beaucoup plus facilement qu'un aigle enlève un mouton. Les Orientaux lui attribuent en outre un pouvoir magique extraordinaire, puisque, dans le conte d'"Aladin et de la lampe merveilleuse", le génie qui apparut à Aladin à une certaine période du récit est le serviteur de l'oiseau Roc, et menace Aladin des pires maux, parce que celui-ci, à l'instigation d'un méchant

enchanteur, son ennemi, avait demandé au génie un œuf de Roc pour orner son grand palais.

Cette croyance à l'existence d'un oiseau gigantesque est très répandue en Orient, en Asie,



Un oiseau-roc enserme un éléphant

aux Indes, en certaines îles, principalement en Nouvelle-Zélande. Dans cette île, les habitants croient qu'il existe encore des "Moa", nom indigène de l'oiseau fossile que nous nommons scientifiquement "Dinornis", et dont les parties de squelette trouvées indiquent que cet oiseau avait au moins trois verges de hauteur. Si c'eût été un rapace, quelle envergure aurait-il eu, si l'on prend pour base la hauteur du condor des Andes, dont la taille n'atteint pas 0m,80 et dont l'envergure est de trois verges; mais sa structure anatomique indique clairement que, comme l'apterix, l'autruche, le casoar, etc., c'était un brévipenne, incapable de voler ni d'accomplir les exploits que lui attribue la légende.

Marco Polo, célèbre voyageur vénitien, qui vécut de 1256 à 1323, et parcourut l'Orient, les Indes et le Japon, rapporte une étrange et tragique histoire, dont nous lui laissons toute la responsabilité.

Ce voyageur, d'après son dire, assista de loin, étant aux Indes, à la bataille acharnée que se livrèrent un éléphant et un rhinocéros; ce dernier, mortellement blessé par la défense de son ennemi, eut encore la force de lui enfoncer sa redoutable corne dans le ventre; l'éléphant tomba sur lui et l'écrasa de son poids; les deux ennemis succombèrent presque en même temps; à ce moment, une sorte de nuage opaque intercepta la lumière solaire sur un assez grand espace, et un oiseau d'une grandeur extraordinaire s'abattit sur les deux animaux, les saisit dans ses serres et, s'élevant avec eux d'un élan irrésistible, se perdit bientôt au milieu des nuages.



La glace est "farci" de poissons endormis

L'HIVERNAGE DES POISSONS DE L'ALASKA

Il y a une dizaine d'années, les naturalistes d'Europe et d'Amérique accueillirent avec incrédulité les récits d'un explorateur qui exposait, entre autres choses nouvelles pour la science, l'ensemble de faits suivants :

Chaque hiver, régulièrement, certaines rivières de l'Alaska sont gelées jusqu'au fond de leur lit; il n'y reste pas une goutte de liquide. Que deviennent les poissons, qui, comme on sait, pullulent dans ces cours d'eau des terres arctiques?

D'après nos naturalistes, ceux qui n'avaient pas pris la précaution d'émigrer à temps vers une eau profonde, mouraient. L'explorateur soutenait au contraire que ces poissons entraient en léthargie au début de l'hiver, qu'ils se congelaient en même temps que l'eau environnante, et qu'ils revenaient à la vie à l'approche de l'été, au dégel. C'est l'explorateur qui avait raison! Des recherches scientifiques, entreprises l'hiver dernier en Alaska, ont confirmé que, dans le fond des rivières, la glace est pour ainsi dire "farci" de poissons endormis. Il est prouvé, en outre, qu'on peut obtenir artificiellement le même résultat, en prenant quelques précautions: la principale consiste à ne pas exposer au soleil le poisson endormi dans sa glace.

Une société vient de se former à Tacoma pour exploiter cette découverte; les poissons de l'Alaska seront soumis à un procédé de congélation, transportés ensuite en Europe et rappelés à la vie.

LE MYSTERIEUX JIU-JITSU

On a cherché, par différents moyens, à expliquer les surprenants succès des Japonais, remportés aussi bien sur mer que sur terre. Les partisans des exercices physiques affirment que les Nippons doivent une bonne partie de leurs triomphes à leur mystérieux "jiu jitsu".

Qu'entend-on par cette expression? Dès la



Un homme de petite taille peut venir à bout d'un colosse

plus haute antiquité, les Japonais pratiquèrent un système de lutte bien supérieur, déclarons-le de suite, aux exercices enseignés dans nos gymnases américains. On l'a défini: l'art de se défendre sans le secours d'une arme. La véritable signification de l'expression japonaise est: l'art de lutter en cédant. De fait, un adepte du jiu-jitsu n'exécute aucun mouvement brutal en luttant. Il cède à la pression exercée sur une partie de son corps par l'adversaire, le fatigue en le forçant à se dépenser en d'inutiles efforts, et choisit son moment pour prendre sa revanche. Il l'obtient en exerçant une pression sur une partie vitale, et l'adversaire, "qui ne sait pas céder", est mis hors de combat avec un membre brisé, une dislocation des vertèbres cervicales, ou, tout au moins, un évanouissement prolongé.

C'est que le jiu-jitsu initie ses adeptes à d'étranges secrets relevant de l'anatomie. Ils arrivent à connaître le point exact des reins, du dos, des épaules, du sternum, du ventre, etc., où une rapide pression, exercée avec un ou plusieurs doigts, suffit pour produire instantanément dans l'économie du corps humain de graves désordres. Ces secrets permettent à un homme de petite taille, et même à un enfant, de venir à bout d'un colosse. Les adeptes du jiu-jitsu forment entre eux une société secrète d'où les Européens sont sévèrement exclus. C'est ce qui explique que les secrets de cet art redoutable aient été jusqu'ici aussi bien gardés.

Les voleurs de chevaux dans l'Arizona



Voleurs de chevaux poursuivis par des "cowboys", dans les plaines de l'Arizona.



Le territoire de l'Ouest des États-Unis est si vaste que la police n'y peut donner un service absolument efficace et que, par conséquent, les lois sociales y sont mal observées.

Plus qu'en tout autre pays du monde peut-être, dans la savane américaine, les terribles paroles de Bismark, "La force prime le droit", trouvent leur application. Dans ces contrées si longtemps ignorées, les objets les plus communs jouissent d'une rare valeur. L'or ne saurait les acheter, et ils suscitent les plus ardentes convoitises de la part de ceux qui en sont privés. Aussi, le vol et la rapine y sont-ils pratiqués sur une gigantesque échelle. Le droit de propriété est ce que les indiens respectent le moins là-bas.

S'il est vrai qu'à l'heure actuelle, les États-Unis possèdent les plus grandes voies ferrées de l'univers, il n'en est pas moins vrai que, étant donnée leur considérable étendue, il reste encore des centaines de milles carrés presque entièrement inexplorés.

Le cheval, "la plus noble conquête de l'homme", est sans conteste l'animal le plus utile en ces régions comme il est aussi le plus aimé de son maître. Or, comme les chevaux font parfois défaut, comme la morale du lieu laisse à désirer, hélas! les voleurs de chevaux y sont légions.

Pourtant, Dieu sait si la punition est sévère pour qui se fait prendre, car dans l'Ouest plus encore qu'ailleurs, s'il est défendu de commettre certains délits, il est plus défendu encore de se

laisser prendre en les commettant. Il y va de la tête du coupable, et malheur à l'indien ou au cowboy qui est surpris dérochant la monture de son voisin.

Une folle chevauchée, en un instant organisée, suit de près le voleur et sa proie, quelquefois une fusillade retentit, et le cheval volé tombe avec celui qui l'emmène sur le sable de la savane.

Il ne faut pas oublier, en effet, que les cowboys et les indiens du Nord sont d'aussi bons cavaliers et d'aussi forts tireurs que les "gauchos" des pampas de l'Amérique du Sud.

Hélas! ces fils du désert sont sans pitié, et bien longtemps encore on devra lutter contre leur esprit de sauvagerie, dont notre gravure donne une idée.

* * *

PEAUX-ROUGES et COWBOYS

Les cowboys disparaissent rapidement devant la marche progressive de la civilisation, comme ont disparu leurs prédécesseurs dans le Far-West, les Peaux-Rouges. Mais il est incontestable que la disparition des premiers est une élimination pacifique, tandis que celle des "Red-Skins" fut un massacre d'une barbarie souvent révoltante.

Il y a quelques années, le gouvernement américain avait cantonné près du Fort Sill (Territoire Indien) les restants de la fameuse tribu des Comanches. Après plusieurs mois d'oisive-

té, les guerriers prirent l'habitude de s'échapper clandestinement de la réserve, par petits groupes, pour aller en maraude dans les environs. Ils volaient chevaux et bestiaux, tuaient les colons isolés qu'ils rencontraient, et rentraient de nuit dans leurs cantonnements. Lorsque les colons se plaignaient au gouvernement de Washington, l'enquête ordonnée se terminait toujours par un non-lieu: les autorités prouvaient qu'aucun guerrier n'était sorti de la réserve au moment des vols et des assassinats.

Un jour, l'Indian Department reçoit le télégramme suivant, signé par un groupe de cowboys :

"Nous vous avons souvent dénoncé les pillages et déprédations commis par des Comanches de la réserve du Fort Sill, mais pour recevoir toujours en réponse qu'aucun Indien n'avait quitté la réserve. Nous vous informons donc que, si vous ordonnez à votre agent de se rendre à la rivière Fork, il y rencontrera vingt Indiens sortis de la réserve."

L'agent, par une dépêche de Washington, reçut l'ordre de se rendre aussitôt à la rivière Fork. Il y trouva effectivement vingt Comanches, mais à l'état de cadavres. Les cowboys les avaient surpris et massacrés.

On sert mieux sa cause par l'exemple des bonnes actions que par les plus éloquents discours. — De Gérando.



L'Education du Diable



ELLE a peut-être été gâtée à outrance, la petite Dédée, ses parents l'ayant longtemps désirée. Peut-être sont-ils trop émerveillés autour du berceau dans lequel s'éveillait cette frêle existence et d'où partait un faille

vagissement. C'est qu'en écartant le tissu aérien des rideaux soigneusement entrecroisés autour de la conque treillissée d'or et capitonnée de satin blanc, ce qu'on apercevait dans un fouillis de dentelle, c'était une façon de petit Jésus, une tête dont la soie blonde avait la douceur d'un duvet d'oiseau, des yeux de saphir tendre exprimant l'étonnement de la vie, et deux poings fermés mignons, si potelés qu'ils se trouaient de fossettes.

Quoi qu'il en soit, quand les brassières devinrent trop étroites et le premier nid trop exigü, ce qu'il en surgit fut un vrai lutin. A peine n'eut-il plus besoin pour se rassurer de la ficelle que maman tendait à ses menottes, que ce châteaubleu branlant se lança à corps perdu dans les aventures.

Tout d'abord on se livra à des voyages de découvertes; puis, familiarisé avec les obstacles, après avoir enjambé la table, on escalada la cheminée pour attraper la bête qui se démène dans la pendule.

Et devant la réprimande, un petit air à peine contrit. Déjà la fine mouche a lu dans le regard amusé, deviné le sourire que dissimulait avec peine des lèvres s'essayant à la sévérité.

—L'espigle! disait, à ne pouvoir s'y tromper, toute la physionomie maternelle.

En vain papa a fait les gros yeux, essayant de sévir pour sauver tout au moins les apparences. Peine perdue. Dédée a boudé sa soupe, renversé son gobelet sur la nappe, fait du tapage pour avoir du dessert. Même la poignée de verges,

apportée sur l'invitation du chef de famille n'a pas exercé sur la rebelle l'effet qu'on en attendait.

Un moment intimidée, Dédée, sitôt descendue de sa haute chaise, a sournoisement épié l'endroit où l'on plaçait l'emblème disciplinaire.

Trop haut, malheureusement, pour sa petite taille!

Mais les sièges ne sont pas faits pour les chiens, et sitôt ses parents sortis de table, elle s'est glissée dans la salle et s'est hissée sur un haut tabouret.



Pouff! elle a failli perdre l'équilibre. Mais il y a un dieu pour les petites filles entreprenantes, saisir les menues branchettes, s'en emparer comme d'un trophée et, dégringolée en toute hâte, en tordre les brins entre des doigts pas plus grands que ça, ce fut l'affaire d'un instant. Quelle volupté de rompre ces minces baguettes, et par quelles émotions, où la rancune satisfaite se mitige cependant de crainte, passera-t-on demain matin quand, au déjeuner, après la scène quotidienne, papa cherchera vainement l'attribut du châtimement!

Un peu assagié toutefois pour avoir été renvoyée à la "nursery" avant l'entremets, elle rumine aussitôt d'autres expéditions. Quels efforts machiavéliques pour saisir la queue de toutou ou caresser minet à rebrousse poil.

—Prends garde, a affirmé maman, il en sort des étincelles.

Vraiment, est-ce que cela brûle? Et nonobstant de tenter l'expérience sur le digitigrade confiant.

Pff... pff... Pas le moindre feu d'artifice, mais l'animal jure, se hérissé, et de ses pattes extérieurement si douces et si veloutées ont surgi des griffes qui labourent la chair tendre. Il y a une égratignure sur la menotte, où perle une goutte de sang.



—La méchante bête! gémit Dédée, larmoyante.

—Méchante, non; c'est toi qui a commencé. Elle était en droit de légitime défense.

Cette fois, pas de punition; minet s'étant chargé de la correction, mais une morale appropriée à la circonstance: surtout ne recommence pas. Gare à la hotte du chiffonnier, tiens, le voilà qui passe.

Et en effet, on l'entend, l'homme terrible, même qu'au travers du tulle des rideaux on peut distinguer sa silhouette. Juste, il s'arrête devant la fenêtre, s'accroupit comme s'il cherchait quelque chose. Oh! l'instant affreux! quelle folle terreur! Bébé se réfugie dans les jupes de maman, le coeur gonflé de sanglots. Dédée ne le fera plus jamais!...

Et ce repentir a un effet magique, conjure instantanément le danger. Déjà le justicier s'éloigne. C'est fini. Et il n'y a plus que de chaudes caresses qui pleuvent sur l'enfant épeurée.

Mais le lendemain, à la même heure, l'homme aux chiffons reparaît. Et voilà que la pécheresse, qui n'a pas la conscience bien nette, trépide d'effroi de la tête aux pieds. Ce noir personnage a donc la rancune bien longue? Et de se tapir pour observer l'opovantail du coin de l'oeil.

Or, le bonhomme fouille poiblement les débris du bout de son crochet de fer, attire à lui les vieux journaux, trie la poterie cassée. Même, apercevant, par aventure, la petite frimousse qui l'espionne, esquisse à son adresse un sourire paternel.

—Comment, c'est tout! Car le voilà qui détalé. Décidément, c'est un homme comme un autre. Un immense sourire de soulagement, et c'en est fait, de croquemitaine. Son prestige est à jamais détruit.



Il faudra cependant trouver autre chose, car on est en colère, on trépigne, les quenottes demandent à mordre, on a des rages de jeunes dogues et des besoins d'imitation presque simiesques.

—Mon ami, a dit un jour maman, s'adressant à son mari, il n'y a plus moyen d'en venir à bout, c'est un démon!

Un démon! cette idée s'est logée dans la cervelle de Dédée, mais elle n'a pas grand temps pour l'analyser. On a tenu une sorte de conciliabule, discuté une grave résolution.

Pas sage, Dédée, pour ses cinq ans et demi, récalcitrante à l'épellation et crevant le bout de toutes ses pantoufles en s'exerçant à faire des pointes à l'instar d'une danseuse admirée devant quelque parade.

C'est une pitié! et, toute réflexion faite, on l'enverra au couvent.

Et la voilà, une vague appréhension dans l'âme, trotinant vers l'externat, que son imagination lui représente comme une prison.

Point si rébarbative, pourtant, cette grande cour sablée, avec au fond une maternelle statue de vierge qui vous tend les bras. Par une échappée s'aperçoit une allée où de beaux arbres croissent entre des arceaux, et ce vieux cloître rappelle un joli décor d'opéra-comique.

Et puis ces bonnes Soeurs, si intimidantes au premier abord, avec le chapelet qui leur pend au côté et les cornettes qui leur étrennent le front, ont des manières à elles d'apprivoiser les petits.

Il y a des gâteries pour les appliquées, les silencieuses, les dociles, et, en dehors du beau ruban qui leur décore la poitrine, des trésors qu'il s'agit de conquérir.

C'est sur la classe, une pluie d'images divinement colorées, des découpures à damner un saint, d'objets enviables fabriqués avec des coquilles de noix. Et peu à peu, on fait l'apprentissage de la discipline, une lueur de raison perce la brume de ces intelligences encore obscures, un rudiment de conscience s'ébauche au fond de ces âmes confuses.

Bonne mère s'est assise au centre de la classe élémentaire, et le petit troupeau est devenu soudain si attentif qu'on entendrait une mouche voler.

L'exorde s'élève, solennel.

—Comprenez-vous, mes enfants, fait-elle en débutant, ce que c'est que le démon?

Toutes deviennent graves. Un petit frisson a couru parmi les plus raisonnables; celles qui savent déjà. Quelques-unes ont un geste de terreur instinctive, d'autres, de nature incrédule, hésitent dans un scepticisme précoce.

—Un démon, a pensé Dédée, mais c'est moi! Pourtant elle n'a pas le courage de se dénoncer.

Et le récit se déroule, qui l'épouvante en la captivant. Il s'agit bien de taquiner un chat ou de déchirer les pages de son alphabet! Ce que raconte la voix émue, c'est la terrifiante légende de l'Esprit du Mal, c'est la chute de l'ange déchu,

l'abîme dans lequel l'a fait rouler son orgueil, la vengeance qu'il cherche à en tirer sur la faiblesse humaine, l'influence néfaste qu'il exerce sur nos destinées. Sous la parole fervente et persuasive s'évoque l'enchantement de l'Eden perdu, rougeoient les flammes redemptrices du Purgatoire, brasille la fournaise de l'Enfer.

Dédée hoche sa petite tête, désarmée par l'envergure d'une telle perversité.

Et tout à coup, en dépit du respect que lui inspire l'éloquence de la Supérieure, un cri échappe à l'enfant, qui coupe net la péroraison de l'orateur:

—Oh! ce Satan, quel garnement! ce qu'il a dû donner de mal à sa maman pour l'élever!



LE GÂTEAU GATÉ

Mme Bornet déchira, en suivant le pointillé, le télégramme, et lut: "Comptez pas sur nous. Indisposés. Amitié. — LAFOY."

—Comme c'est ennuyeux! dit-elle. Je vous le demande. Indisposés: beau motif! Moi qui avais tout préparé!

—Ces choses-là n'arrivent qu'à nous, dit M. Bornet.

Mme Bornet réfléchit:

—J'y songe: il y a un moyen de nous arranger. Les Nolot viennent demain. Le gâteau sera encore frais. Il servira.

Mais le lendemain, au moment d'allumer les bougies, elle reçut un second télégramme:

"Impossible pour ce soir. Excuses. — NOLOT."

—C'est comme un fait exprès, dit M. Bornet.

Mme Bornet, accablée, les lèvres blanches, ne comprenait pas cet acharnement du sort, et elle ouvrait la bouche toute grande afin de faciliter la sortie des mots blessants.

—Prévenir à neuf heures! quel manque d'éducation!

—Mieux vaut tard que jamais, dit M. Bornet. Cependant, calme-toi, gros mérinos, tu vas tourner!

—Oh! tu peux rire. C'est du joli! Cette fois, le gâteau est bel et bien perdu.

—Nous le mangerons demain à déjeuner.

—Si tu crois que j'achète des gâteaux pour notre ordinaire!

—Sans doute; mais puisque nous ne pouvons pas faire autrement, résignons-nous.

—Soit, gaspillons notre fortune, dit Mme Bornet.

Dépitée comme maîtresse de maison, elle passa une nuit mauvaise, avec de brusques coups de reins, tandis que son mari dormait légitimement et rêvait peut-être sucreries à la vanille.

—Il se réjouit déjà, pensait-elle.

Chose promise, chose due. Au déjeuner, la bonne apporta, non sans précautions, le gâteau sur la table. M. et Mme Bornet le contemplèrent.

Il s'était affaissé. La crème avait jauni, fuyait par les fentes, et les éclairs s'y noyaient peu à peu. Autrement semblable à quelque château

fort, il ne rappelait maintenant aucune construction connue, parmi celles, du moins, qui ne sont pas encore écroulées.

M. Bornet garda pour lui ces remarques, et madame se mit à découper les parts. Préoccupée de les faire égales, elle disait à son son mari:

—Tu guignes la plus grosse, hein! mon vieux gourmand!

* * *

Son couteau disparut sous les flots de crème coulante, gratta l'assiette, agaçant les dents, mais jamais elle ne parvint à fixer les limites, à tracer des sentiers secs, et toujours les parts débordaient l'une sur l'autre. Exaspérée, elle prit l'assiette, renversa dans celle de son mari la moitié du gâteau et dit:

—Tiens, bourre-toi.

M. Bornet emplit une cuiller à potage, souffla sur la crème, tant elle lui parut froide, et n'en fit qu'une bouchée. Mais sa langue embarrassée refusa de clapper. Il grimaca, puis sourit:

—Je crois qu'elle a un petit goût, dit-il.

—Allons, bon, dit madame. Quel homme à caprices! Ma parole, je ne sais plus qu'inventer pour te nourrir. Seigneur, que je suis donc malheureuse!

—Essaye, toi, dit simplement M. Bornet.

—Je n'ai pas besoin d'essayer.



3. — Et le Grand Limonadier la parcourut si bien qu'il rencontra un savant naturaliste en extase devant une plante excessivement rare qu'il s'apprêtait à joindre à sa collection.

Je suis sûre d'avance qu'elle n'a aucun goût.

—Essaye tout de même, avales-en une cuillerée, rien qu'une.

—Deux si tu veux, dit Mme Bornet.

En effet, elle les avala coup sur coup et dit:

—Eh bien! quoi? Qu'est-ce que tu lui trouves, à ce gâteau? un peu fait, peut-être...

Mais elle n'en reprit pas. Elle se désolait, allait pleurer, quand M. Bornet eut une idée:

—Ecoute: il y a longtemps que tu n'as rien offert au concierge, et j'ai observé que, depuis le jour de l'an, ses prévenances diminuent.

"Privons-nous. Donnons-lui le gâteau. Nous avons la vie devant nous, pour nous en payer d'autres, n'est-ce pas?"

—Au moins, remets ta part, dit Mme Bornet.

Ils firent monter le concierge. Après les compliments d'usage:

—Voulez-vous nous permettre de vous offrir ceci, dit monsieur, en lui tendant l'assiette.

—Vous êtes trop charitables, dit le concierge, mais ça va vous manquer.

—Que non, dit monsieur. J'en ai jusque-là. Il pesa sur sa pomme d'Adam et tira la langue.

—Prenez, dit madame. Ne craignez rien. C'est pour vous.

Le concierge, les yeux sur le gâteau, les narines flairantes, hésita et soudain demanda:



2. — Que mon fils ait confiance, dit ce dernier, qu'il fasse bonne garde autour du wigwam... Je vais parcourir la prairie.

Y a-t-il des oeufs dans votre gâteau?

—Parbleu! dit M. Bornet, on ne fait pas de bon gâteau sans oeufs.

—Alors, ça me rembrunit. Je n'aime pas les oeufs.

—Qu'est-ce que tu lui contes, mon ami? dit Mme Bornet.

"Il y a un jaune d'oeuf, au plus, pour lier la pâte.

—Oh! madame, rien que d'entendre chanter une poule, j'ai mal au coeur.

—Je vous affirme, dit monsieur, qu'il est exquis. Vous vous régaleriez...

* * *

Comme preuve, il trempa le bout du doigt dans le gâteau et suçait hardiment.

—Possible, dit le concierge; je suis sans compétence. C'est égal, je n'en veux point. Je vomirais. Faites excuses, merci bien.

—Mais pour votre femme!

—Ma femme est comme moi. Elle n'aime pas les oeufs. Elle les renvoie aussi. C'est un peu à cause de ce dégoût-là que nous nous sommes convenus.

—Pour vos charmants bébés?

—Mes gosses, madame. Justement, l'aîné a mal aux dents. Il en perd partout. La friandise ne lui vaut rien. Et le plus petit, le pauvre cher petit, n'est point encore porté sur la bouche.

—Assez, dit Mme Bornet, glaciale. Laissez-le. Nous ne vous forçons pas. Nous n'en avons pas

LE BON COMMERCE



1. — Qu'allons-nous devenir?... plus une piastre... et le dernier morceau de notre dernier mustang a été mangé hier... Ainsi parlait le Lapin Vert en s'adressant au chef redouté, le Grand Limonadier.

le droit. Mille regrets, mon brave!

—Oui, assez, dit M. Bornet, du ton dont il eût repoussé un mendiant.

Ils étaient humiliés. Le concierge s'aperçut de leur mécontentement. Pris de scrupules délicats, il ne voulut pas les quitter sur cette impression fâcheuse, et poliment:

—Vous, monsieur, qui êtes un savant, vous n'auriez pas des fois, dans vos livres, un livre avec des lettres écrites imprimées, pour souhaiter des fêtes, la Sainte-Honorine, par exemple? Voilà qui me ferait plaisir et me serait utile. Je vous le rendrais.

On ne lui répondit même pas. Il s'éloigna à reculons, confus, certain qu'il les avait fâchés, et se promettant de faire oublier sa conduite par des amabilités de son ressort.

—Imbécile! dit M. Bornet. Des gens qui crèvent de faim. Dernièrement, leur petit tétait une feuille de salade.

—Au fond, c'est de l'orgueil, dit Mme Bornet. Il mourait d'envie d'accepter.

Elle n'en revenait plus, et ses doigts fébriles jouaient sur les petits tambourins de ses tempes. Les coudes sur la table, monsieur consultait une manche de son paletot. En vérité, ce gâteau était d'un placement si difficile qu'ils allaient s'en désintéresser.

—Sommes-nous bêtes! dit enfin madame.

Elle donna un vif coup de pouce à la poire électrique. La bonne parut.

—Louise, dit sèchement Mme Bornet, mangez ça. Vous conserverez votre fromage pour demain.

* * *

Louise emporta le gâteau.

—J'espère qu'on la comble en dessert. Elle va le dévorer les yeux fermés.

—Ca dépend, dit monsieur, je n'en mettrais pas ma tête sur le billot. Cette fille se dégrossit, se parisianise. Elle a des diamants en verre aux oreilles.

—Je sais. Depuis que nous l'avons menée au cirque, par imprudente générosité, elle jongle avec les assiettes. Mais elle ne poussera



4. — Le savant, se décidant à cueillir la plante, l'Indien lui cueillit délicatement son scalp...



5. — C'est fâcheux, ce qui m'arrive, déclara le savant; je sens que je vais m'enrhumer du cerveau. Puis il continua ses recherches scientifiques.

pas la distinction jusqu'à boucher contre son ventre.

—Hé! je me défie, moi.

—Elle peut engloutir le gâteau, comme elle peut n'y pas toucher.

—Je voudrais voir ça.

Ils attendirent; puis, pour une cause ou pour une autre, sans faire semblant de rien, Mme Bornet passa dans la cuisine. Elle en revint gringante d'indignation.

—Devine où il est, notre gâteau?

M. Bornet se dressa comme un point d'interrogation énorme, oscillant.

—Devine, je te le donne en cent.

—Ah! je trépigne.

—Dans la boîte aux ordures!

—Trop fort!

—Sacrifiez-vous pour ces drôles. Sortez-les de la crotte, voilà votre récompense:

—Madame, je ne suis pas venue ici pour manger vos gâteaux pourris!

—Mais je jure Dieu que cette insolence lui a coûté cher.

Dédaignant la parole humaine, Mme Bornet écarta ses cinq doigts de la main droite et trois doigts de la main gauche.

—J'imagine effectivement, dit M. Bornet, le visage comme frotté à la mine de plomb, que tu l'as mise à la porte.

Face à face, ils s'excitèrent à la vengeance. Elle, ses huit doigts en pied de nez, sentait rayonner ses oreilles rouges, son front chaud, ses joues cuites, et lui s'enténébraient encore, telle une fenêtre au soleil, quand le store graduellement s'abaissa et développe son ombre.

JULES RENARD.

CHANGEMENT D'AVIS

Le couple Langlumé, retiré des affaires après fortune faite, s'est installé à la campagne dans la petite maison dont ils ont rêvé toute leur vie. Au bout de quelque temps, cependant, monsieur et madame s'aperçoivent de mille inconvénients qu'ils n'avaient pas soupçonnés. Alors, ils vont chez l'agent des ventes et locations de l'endroit afin de se débarrasser de leur demeure. L'agent, ayant accepté de trouver un acquéreur, rédige une annonce en termes enthousiastes, vantant les avantages et les beautés de la propriété. M. et Mme Langlumé lisent

par hasard l'annonce dans le journal et en restent ébahis. Ils constatent en effet que leur maison est le séjour séducteur décrit par l'agent, qu'ils s'empressent d'aller voir:

—Maintenant que nous avons lu votre annonce, déclara Mme Langlumé, ni Arthur ni moi ne voulons plus nous défaire de notre maison.

Et l'agent, tout penaud d'avoir perdu l'occasion de gagner une belle commission, se promit à l'avenir d'être moins dithyrambique dans ses boniments.

PAS DE SOUS ETRANGERS

Deux bons Anglais qui, sous pré-



6. — Rentré au wigwam avec son butin, le Grand Chef le remit au Lapin Vert et lui dit: "A ton tour, mon fils, sois aussi adroit que je viens d'être guerrier courageux.

texte "d'affaires", avaient passé la Manche sans emmener à leur suite leur épouse et leur petite famille, profitèrent de leur séjour à Paris pour faire honneur à la cuisine et principalement aux capiteux vins de France.

Aussi, vendredi dernier, jour "select", après avoir arrosé, au point de le noyer, un repas plutôt substantiel, se précipitaient-ils, visiblement émus, aux guichets d'un élégant music-hall du boulevard. Vu leur indéniable état d'ivresse, le contrôleur leur en refuse poliment l'entrée.

—Il n'y a plus de place pour vous, messieurs.

—Mais nô plaindront nô! Nô payer nos places...

—Mille regrets, vous ne pouvez entrer en cet état.

—Insultez notre pays! Plainte à ambassadeur! Sommes sujets de libre Angleterre!

—Précisément, messieurs, ici, on refuse les saouls étrangers!

UN POTACHE EXIGEANT

M. Binôme, professeur d'algèbre, démontre au tableau noir une équation interminable. Tout à coup, il se retourne et, s'adressant à l'élève Ledadai, il lui demande:

—M'avez-vous bien suivi?

—Oui, m'sieu, répond l'autre, excepté quand vous étiez entre le tableau et moi.

—Ah! ça, s'écrie le professeur, — je fais tout ce que je peux pour être "clair", mais je ne peux guère me rendre "transparent".

NE MORDEZ PAS L'HUISSIER!

—Certainement, la profession d'huissier a des désagréments, et ce n'est pas rose tous les jours, exemple la mésaventure de maître Bornichon, la semaine dernière:

—Qu'est-il arrivé à ce vieux vautour?

—Il saisissait de pauvres diables de paysans qui n'avaient pu payer leur fermage. Le laboureur et sa femme assistaient, résignés, au pillage de leur maison, mais le chien de garde n'eut pas tant de patience. Il bondit sur maître Bornichon et lui planta ses crocs en plein... dos!

—Bien fait!

—Mais, savez-vous le plus drôle de l'histoire? A la suite de la morsure, c'est le chien qui est devenu enragé!

LE JUGE LES FOURRE DEDANS

—Enfin, monsieur, dit le juge au prévenu, il ne faut pas le prendre de si haut! Tous vos clients ont été vos dupes.

—J'ai fait la fortune de plusieurs!

—Allons donc! Vous avez abusé de la confiance de vos victimes! Vous n'avez pas même eu d'égards pour des amis! Tous ceux qui ont affaire à vous, vous les fourrez dedans...

—Eh bien, monsieur le juge, et vous donc?



7.—Et le Lapin Vert, apercevant au bout du sentier de la paix le grand savant qui commençait à éternuer, l'aborda en ces termes: "Que le Visage Pâle se rassure, j'apporte un remède à ses maux... Que mon frère blanc me remette les piastres qu'il possède et ce scalp tout neuf deviendra sa propriété.

ON F...ICHE DROITS LES BOSSUS

Le Dr Clyst-Herr (de l'Université de Chicago) est non seulement un praticien plein d'expérience, c'est aussi un habile inventeur.

—Ca y est, dit-il à son ami le Dr Ricot, un Français blagueur, j'ai enfin découvert le remède de la gibbosité!

—Hein? Tu dis, Clyst-Herr?

—J'ai trouvé le moyen de redresser les bossus!

—Bah! Par quel merveilleux procédé, s'il te plaît?

—Par l'électricité! Par la fée d'électricité! Mon appareil rendrait



9. — Au wigwam, tandis que le Lapin Vert montrait au Grand Limonadier le résultat de son expédition, le chef lui fit ce petit discours: "Les Visages Pâles ont raison, mon fils, les temps sont changés, il n'y a plus aujourd'hui que le commerce qui puisse enrichir un homme."

droite comme un i Carabosse elle-même, bon gré, mal gré!

—Diable, riposte le Français, pas convaincu, bon gré, mal gré! Tu ne les redresse pas, alors: tu les fou...droie!

QUELS PAGES VOLUMINEUX!

La reine de Corconie veut se mettre en voyage. Et pour porter la lourde traîne de sa robe d'azur semée de croissants d'or, elle demande deux petits pages, puis deux autres pour aider aux premiers, deux autres encore pour porter la couronne et deux pour se charger de la main de justice, et d'autres en foule. Mais où logera-t-on tant et tant de pages: les carrosses de la cour sont si étroits?

—Madame, dit le premier ministre, puisse Votre Majesté se contenter de douze pages!

—J'en veux vingt!

—Alors, je ne saurai où les mettre...

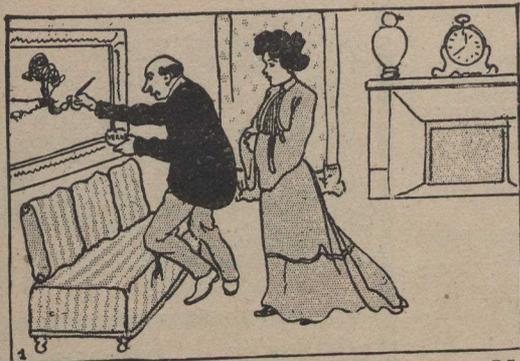
—Eh quoi! ces enfants sont-ils si encombrants?

—Eh! madame, tant de pages réunis, à la fin, font un volume.



8. — Le marché conclu, l'Indien s'en retourna, laissant seul le Visage Pâle, pris d'un doute qui se mua vite en certitude, car il s'écriait bientôt: "Ma parole d'honneur, ce coquin de Peau-Rouge m'a vendu la chevelure que son filou de compatriote m'avait enlevée..."

UNE MACHOIRE D'ANE, S. V. P.



1. — La Gavotte doit venir chez M. et Mme L'Hermey leur demander la main de leur fille Hélène. Vite M. L'Hermey fait la toilette du salon, car le jeune homme est très élégant et très correct. Pendant qu'on a le temps, puisqu'il ne doit venir que dans une heure, on venait même un tableau qui en avait grand besoin.

Quelques chevaliers de Malte raisonnaient un jour du danger dont ils semblaient être menacés par les Turcs, qu'on disait venir sourdement sur eux avec cent mille hommes.

Un de ces chevaliers se nommait Samson et avait le malheur d'être fort petit.

Il arriva que quelqu'un de la compagnie dit en plaisantant:

—Messieurs, quelle raison y a-t-il de s'alarmer? N'avons-nous pas un Samson parmi nous? Il sera suffisant pour détruire toute l'armée des Turcs.

Ce discours ayant excité une grande risée, le gentilhomme nain répliqua aussitôt:

—Vous avez raison, monsieur; mais, pour réussir plus sûrement, je devrais avoir une de vos mâchoires; je ferais alors des miracles!...



3. — Mme L'Hermey. — Prenez donc la peine de vous asseoir. De quoi s'agit-il?

La Gavotte, après avoir exposé sa situation, en accompagnant son récit de mots spirituels, demande à ses hôtes la main de leur fille Hélène. La demande est agréée, et l'on continue à causer gaiement pendant quelques minutes encore. L'heure de partir arrivée...

LA CORRECTION RECIPROQUE

Tout a une fin: même les rentes des joyeux fêtards, quand ils gaspillent en même temps capital et intérêts.

C'est le cas de Michel La Panne, qui s'est trouvé un beau matin sans un sou vaillant, mais, en revanche, possesseur de multiples dettes!

Il a été bien content d'obtenir pour vivre, après de nombreuses démarches, un poste de correcteur dans une grande imprimerie!

—C'est la loi du talion, dit-il; les épreuves m'ont corrigé... hélas! Eh bien! maintenant, je corrige les épreuves!

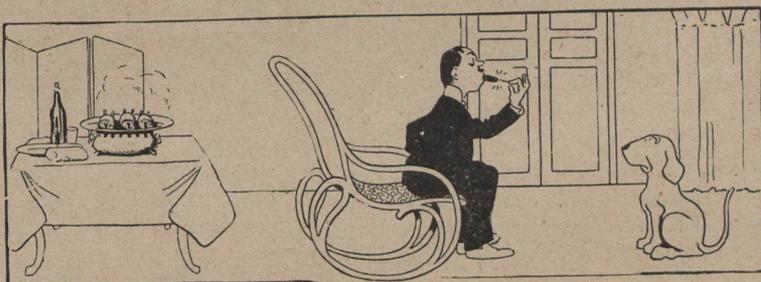
L'ARGUMENT DE L'IVROGNE

Le hasard de leur promenade en festons, par les rues de la cité, a conduit Verplein et Latrogne, deux incorrigibles pochards, devant les vitrines de la Morgue. Et ils restent là, bras dessus, bras dessous, ahuris, terrifiés, bégayants, en face du cadavre d'un noyé! C'est une fascination qu'exerce sur les deux ivrognes cette tête gonflée, verdâtre, aux yeux désorbités, aux lèvres énormes, tordues en un rictus.

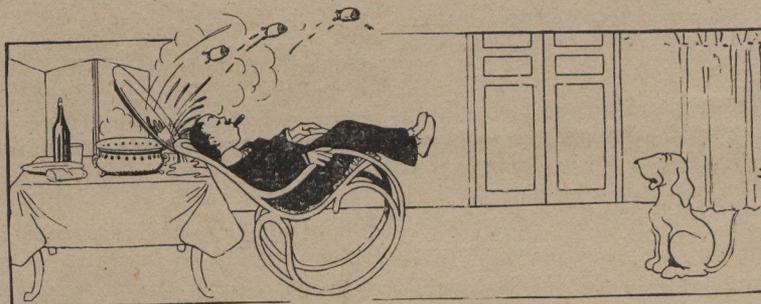
Verplein se penche à l'oreille de Latrogne, et tout bas, comme s'il craignait d'offenser le noyé:

—Hein! mon pauvre vieux, tu vois où ça mène de boire trop d'eau!

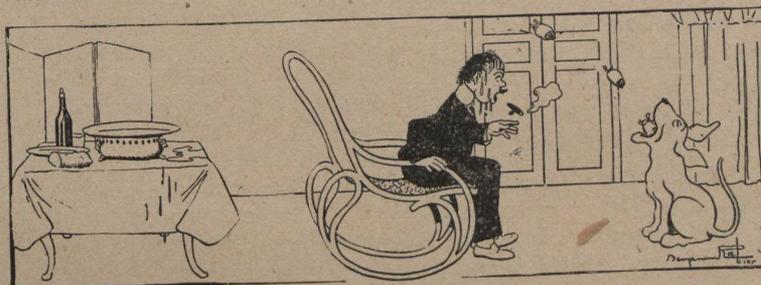
LES ALOUETTES ROTIES



—Qu'est-ce que tu fais là, Tom?



...toutes rôties de les alouettes te tombent...



—Tu attends qu'ans le bec!!!

UNE DAME QUI A OUBLIE SA TETE

Un monsieur se présente chez une dame et reçoit la réponse que madame est sortie.

Mais il aperçoit dans un miroir, à travers une porte entre-bâillée, l'image de la dame elle-même.

Une heure après, il se rendait chez un ami, où il trouvait, au salon, la même dame.

—Je viens justement de chez vous, dit-il, et n'ai pas eu le plaisir de vous voir.

—Vraiment, j'en suis bien fâchée; mais j'étais sortie pour affaires, en grande hâte.

—En si grande hâte, madame, que vous avez laissé votre tête chez vous, car je l'ai vue dans la glace.

—C'est très possible, je suis si distraite!

L'ESPRIT DES AUTRES

M. Durapiat professe à l'égard de la famille des sentiments très particuliers.

—Vous avez trois enfants? lui demandait-on hier.

—Mais oui...

—Et lequel préférez-vous?

—Le plus jeune...

—Parce que...?

—Parce qu'il ne paye que demi-place!

MOTS POUR RIRE

Un ministre visite une exposition et s'arrête devant une toile.

—De qui peut bien être cette croûte?

—De moi-même, monsieur le ministre.

—Ah! elle est de vous... Je vous félicite et je vous l'achète. Vous comprenez, je rabaisse toujours le mérite de ce que je veux avoir à bon compte!...

PAS MALADE? SOIGNEZ-VOUS!

Deux gros messieurs, sur le boulevard, se secouent les mains comme s'ils en voulaient faire tomber des prunes.

—Ce cher docteur! cet excellent docteur! comment allez-vous?

—Peuh! couci, couça, ni bien ni mal, ça va, ça vient, et vous?

—Oh! moi, solide comme un Turc, droit comme un "i", une santé de fer!

—Diable! fait le médecin, soudain très sérieux: Faudra soigner ça!



2. — Le moment solennel est arrivé. M. La Gavotte se présente.

—Quelle bonne surprise! Que nous sommes honorés de vous voir!

La Gavotte. — L'honneur est tout entier pour moi, madame, d'autant plus que votre accueil si bienveillant et gracieux m'encourage à vous faire une demande.



4. — ...La Gavotte se lève, mais quelle n'est pas son épouvante: en parlant, il s'est appuyé au tableau fraîchement verni, et sa perruque s'y est collée, si bien qu'il présente aux yeux de sa future belle-mère, non plus un jeune homme à la belle chevelure, mais un crâne dénudé et une figure étirée. Le mariage est rompu!

POURQUOI LES FEMMES SONT FAIBLES.

A toute femme souffrante, j'offre la pleine valeur d'un dollar de mon remède gratis.

Une seule femme sur 98 est en parfaite santé, et presque toute maladie féminine peut être retracée à une cause commune : la faiblesse des nerfs. Non pas les nerfs auxquels vous songez ordinairement, non pas les nerfs qui gouvernent vos mouvements et vos pensées, mais les nerfs qui, sans guide et inconnus, nuit et jour, font battre le cœur, contrôlent l'appareil digestif, règlent votre foie, font fonctionner les reins — les nerfs dont dépendent toutes les fonctions vitales.

Ce sont là les nerfs que l'anxiété use et que le travail épuise. Cela ne sert de rien de soigner l'organe affecté — l'estomac rebelle — les reins dérangés. On ne saurait les en blâmer. Mais voyez donc aux nerfs qui les contrôlent, c'est là que vous trouverez le fond du trouble.

Mon remède — le Restaurant du Dr Shoop — est le résultat d'un quart de siècle d'expériences dans cette ligne même. Il ne dose pas l'organe ni ne tue la douleur, mais il atteint le nerf interne, le nerf de la force et le reconstitue, le renforce et le restaure — et de là la fin de la faiblesse féminine. Dans plus d'un millier de familles mon remède est connu. Il a guéri les faiblesses féminines, non pas une fois, mais très souvent et nombre de fois.

Cependant vous n'en avez peut-être pas entendu parler — ou, en ayant entendu parler, vous pouvez avoir retardé ou douté. Aussi je fais cette offre à vous-même, bien que vous soyez une étrangère, afin que toute excuse possible pour le doute soit évitée. Ne m'envoyez pas d'argent — ne me faites pas de promesse — ne courez aucun risque. Écrivez simplement et demandez. Si vous n'avez pas essayé mon remède, je vous enverrai une commande pour votre pharmacien pour une pleine bouteille d'un dollar — non une bouteille échantillon, mais la vraie bouteille qu'il tient toujours sur ses tablettes. Le pharmacien ne vous posera aucune condition. Il acceptera ma commande avec autant de plaisir que si vous déposiez un dollar devant lui. Il m'enverra le compte.

Accepterez-vous cette opportunité d'apprendre, à mes propres dépens, comment vous débarrasser pour toujours des faiblesses féminines sous toutes formes — de vous débarrasser et, mieux que cela, de la cause même du mal ? Écrivez aujourd'hui.

Pour avoir une commande gratuite pour une pleine bouteille d'un dollar, adressez-vous au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. Livre 5 pour les Hommes, Livre 6 sur le Rhumatisme.

En rapport avec le Restaurant du Dr Shoop il est bon parfois de faire un traitement local. Si c'est nécessaire, prenez le Dr Shoop's Night Cure. Les deux remèdes sont en vente chez tous les pharmaciens.

RESTAURANT DU DR SHOOP

COFFRES-FORTS DE MEILINK
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 À \$50.00

LE FER-CHEVAL NEVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BECL. MAIN 641

Écrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel"

"ANTIKOR - LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

CE QUE NOUS IGNORONS

—Durant le XIXe siècle, environ 14 millions d'hommes ont été tués à la guerre.

—Les Chinois et les Allemands sont les individus qui portent le plus volontiers des lunettes.

—Dix-neuf pavillons nationaux sur vingt-cinq ont du rouge dans leurs couleurs.

—En un an les paupières "battent" environ quatre millions de fois.

—En Angleterre, on prête serment non en levant la main, mais en baisant la Bible.

—Quelques grammes d'iode métallique stérilisent l'eau plus parfaitement que tout autre procédé.

—Il y a en France environ 400,000 fonctionnaires coûtant environ cent quarante millions de dollars aux contribuables.

—Au Japon on frappe d'une forte amende le citoyen dont le chien aboie la nuit et trouble le sommeil des voisins.

—L'eau de mer est impropre à la lessive, les sels qu'elle contient enlevant à l'eau son action dissolvante et précipitant ceux du savon.

—Les personnes qui ont les yeux affectés par l'essence que dégagent les oignons doivent couper ceux-ci sous l'eau, dans un baquet, par exemple.

—Suivant un grand médecin anglais qui a fait 4,000 observations concluantes, le corps humain pèse un peu moins de septembre à mars que pendant les mois chauds.

—Pour nettoyer des tapis, rien ne vaut autant que du thé humide, conservé après emploi; on ravive les couleurs avec de l'eau légèrement vinaigrée.

—Un navire de guerre est tellement usé par l'eau de mer et par l'effort de ses machines, qu'il est bon à mettre en réserve après 15 ans de navigation.

—Il y a en Russie et aux Etats-Unis une vingtaine de chapelles installées dans des wagons, et transportées un peu partout par le chemin de fer. C'est le culte ambulante !

—C'est le gaz acide carbonique qui projette au loin les bouchons des bouteilles de limonade, de bière, de champagne, etc. Ce gaz se dilate d'autant plus que la chaleur est plus forte.

—Les animaux qui dorment en hiver (hibernants) ont une température de quelques degrés inférieure à celle des autres animaux; il en est de même pour les hommes, qui sont plus sensibles au froid de nuit que de jour. C'est pourquoi on a besoin d'être couvert davantage.

* * *

Entre "hommes de lettres" :
—Maudit bouquin, je ne trouve pas le mot.
—Hélas! moi, je ne trouve pas le terme !

POILS FOLLETS ENLEVÉS

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.



COMBIEN AVEZ-VOUS DE GRANDS-PÈRES ?

Avez-vous jamais réfléchi combien il a fallu d'hommes et de femmes pour arriver à vous mettre au monde, vous, lecteur ? Premièrement deux, — votre père et votre mère. — Puis quatre : vos deux grand-pères et vos deux grand-mères. Puis huit : vos bis-aïeux, etc. Et en supposant, de notre époque jusqu'à Jésus-Christ, cinquante-six générations, nous arriverions au joli total de 139,235,017,489,534,976 naissances d'ascendants directs ! — depuis l'ère chrétienne seulement.

Toutefois nous devons faire une remarque qui a son importance. Ce calcul peut être juste au point de vue purement mathématique; mais en réalité il doit y avoir de grandes différences de chiffres, provenant des mariages entre cousins; — ce qui, au cours de tant de siècles, a dû arriver souvent. Supposons que votre père, par exemple, ait épousé sa cousine germaine : à la quatrième génération ascendante vous ne trouverez que six grands-parents au lieu de huit. Cette seule différence de deux individus à la quatrième génération suffit pour produire déjà à la dixième une différence de 254; à la vingtième une différence de 262,142; à la trentième, de 268,435,454!

Le total mathématique supposerait que pendant le cours de cinquante-six générations il n'y a jamais eu d'alliance entre descendants, ce qui est parfaitement impossible. C'est encore un de ces cas où la théorie et la pratique font deux; mais malgré tout, le total de nos grands-pères depuis l'ère chrétienne composerait encore une jolie procession!

POUR VIVRE VIEUX

Un de mes amis prétend avoir trouvé le moyen de vivre au moins 120 ans. D'abord, l'hygiène sévère, bien entendu; puis, absence de soucis et, par suite, pas d'enfants... source de tant de tracas! Si bien que, dans quelques années, nous aurions une grande quantité de gens très vieux, mais plus du tout de jeunes gens... ce qui ne serait pas gai!

Ne forçons donc pas la nature, qui sait ce qu'elle fait.

PERE KOENIG'S
TORQUE NERVEUX

GRATIS un livre très sévère sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

VICTIME des POISONS

Vous n'avez pas le droit de vous décourager parce que vous croyez avoir tout essayé pour vous guérir. Nos "Préparations Végétales" ont guéri des milliers de cas déclarés incurables par de savants médecins. Nous n'employons aucun poison dans nos préparations, et nos médecins spécialistes se feront un plaisir de vous donner gratuitement toute information que vous désireriez au sujet de n'importe quelle maladie. (UN REMÈDE DIFFÉRENT POUR CHAQUE MALADIE).

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

"LA DIGESTIVE"

Guérit pour toujours la DYSPÉPSIE

EN VENTE PARTOUT

UN HOMME QUI VOYAIT PAR LE NEZ

Vers la fin du XVIe siècle, un habitant de la banlieue de Paris avait eu le malheur de perdre l'oeil droit. Plus tard, il tomba d'un cerisier, et son visage vint heurter un piquet. Le choc fut si violent que le nez, la joue et l'oeil gauche avec ses deux paupières furent mutilés.

Un an plus tard, quand tout était déjà cicatrisé, notre homme, se chauffant au soleil, s'aperçut qu'il distinguait par la cavité du nez la clarté du jour et la couleur des fleurs qui l'entouraient.

Dès ce moment, il s'exerça à regarder avec son nez, qui devint pour lui l'organe de la vision. Il finit par distinguer tous les objets, pourvu qu'ils fussent placés en bas.

Le globe de l'oeil n'avait été que déplacé.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir ? Sur réception d'une plâstre j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres : Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Dames de l'Irlande — Le Missel de la Grand-Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voluse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Cœur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez : Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

LA GRANDE MAJORITÉ

des maladies viennent de la pauvreté du sang qui ne peut nourrir les organes assez pour leur permettre de remplir leurs fonctions. C'est pour cela que

LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui manquent et en l'enrichissant

GUÉRIT TANT DE MALADIES.

Le Robur se vend sous trois formes : Robur Liquide, \$1.00; Robur Granulé, 50c.; Robur en Perles, 50c. aussi : Tablettes "ROBUST" Purgatives, 25c.

C. BEAUPRÉ, 73 Désery, MONTREAL, et dans toutes les pharmacies.

CERTAINS SIROPS ne se vendent qu'à l'aide du don d'une certaine quantité de timbres verts que, quoique utiles qu'ils soient, ne peuvent certainement pas guérir

LE RHUME

SI VOUS VOULEZ LE GUÉRIR, PRENEZ LE

Sirop Mathieu

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

C'est un Spécifique Infaillible.

Gros flacon, 35c., en vente partout.

La Compagnie J. L. Mathieu, prop., SHERBROOKE, Que.

Si votre rhume vous donne la fièvre, LES POUDRES NERVINES DE MATHIEU, prises en même temps que le Sirop Mathieu, la feront disparaître.

L. CHAPUT FILS & Cie
Dépositaires du Gros, Montréal.

LA COMMUNE EN RUSSIE

Les communes ont en Russie une existence autonome et une organisation tout à fait démocratique. Le mot "mir", qui sert à les désigner, correspond au "res publica" des Latins dont nous avons fait république. Tous les paysans font partie des assemblées du mir; les veuves même, en qualité de chefs de famille, ont droit de prendre part aux délibérations. Le mir s'assemble en plein air, le dimanche, à l'issue du culte. Toute la population y assiste, faisant cercle autour des chefs de famille qui délibèrent sous la présidence du staroste ou chef de la commune. Chacun parle à volonté et le vote a lieu par acclamation. On a le droit de recourir contre les décisions du mir, mais le cas se présente rarement. Le mir est le palladium du paysan. Il y a un proverbe qui dit: "Après le mir, on ne peut en appeler qu'à Dieu!" Les communes ont sur les personnes des droits très étendus, même excessifs. Ce sont elles qui accordent ou repoussent la permission d'émigrer; elles peuvent d'ailleurs en tout temps rappeler les émigrants. Le droit de bannir et même celui d'exiler en Sibérie sont aussi dans leur compétence.



LE CODE DE LA TOILETTE

Le célèbre professeur d'hygiène Montegazza, de Florence, qui vit dans un pays où les hommes autant que les femmes ont l'amour de la toilette voyante, a jugé utile de donner à ses compatriotes quelques conseils pratiques. Pour ne pas les effaroucher en prenant le ton dogmatique d'une loi somptuaire, il a rédigé ses idées sous une forme originale et amusante. Il a fait un "code", ou si l'on préfère un "codex de la toilette", destiné aux tailleurs, aux couturières et à leurs clients.

I. — Celui qui dispose de dix centins doit en dépenser huit pour manger et deux pour s'habiller.

II. — Celui qui a quatre dollars à dépenser pour sa toilette doit en employer trois pour le linge et un pour les vêtements extérieurs.

III. — Il vaut mieux s'habiller convenablement les sept jours de la semaine que de faire l'élégant le dimanche et d'être sale et misérable les autres jours.

IV. — Les vêtements propres donnent de la santé et de la dignité à l'homme.

V. — Les vêtements sont comme une seconde peau, à laquelle il faut autant de soins qu'à celle que la nature nous a donnée.

VI. — L'ouvrier doit avoir un costume pour l'atelier et un autre pour la vie de famille.

VII. — Avant de se commander un vêtement neuf, il faut faire un tour à la cuisine et consulter l'estomac de ses enfants.

VIII. — Une tache sur un vêtement est une honte que rien n'excuse. Mieux valent cent raccommodages qu'une tache.

IX. — Il vaut mieux porter des vêtements grossiers et neufs qu'un costume élégant déjà porté par d'autres.

X. — S'habiller mieux que ne le permettent vos moyens est un mensonge continu qui entraîne au vice et au crime.

XI. — Les excès de coquetterie pour la toilette sont comme une fausse signature.

XII. — Le cynisme dans la toilette est un signe d'exaltation, de manque de tact et quelquefois de folie.

XIII. — L'imitation des habitudes bizarres des hommes célèbres ne nous rend pas célèbres, mais ridicules.

XIV. — C'est une sottise de suivre la mode en esclave, mais c'est une folie de ne pas en tenir compte.

XV. — La grande simplicité dans la toilette répond presque toujours à l'hygiène et à l'élégance.

MARIEZ-VOUS POUR VIVRE VIEUX

On voit parfois de toutes jeunes personnes épouser de vieux millionnaires. Leur excuse, s'il en faut une, c'est l'appât du titre, de la fortune ou du rang social.

Mais l'excuse des vieillards qui prennent femme jeune, c'est le désir de la longévité. Les statistiques prouvent en effet que les vieillards vivent plus longtemps mariés que les célibataires. Les petits soins prolongent la vie!

Le docteur Zilz établit qu'en Europe, parmi les hommes qui ont passé soixante-dix ans, la proportion des décès est de quarante-cinq pour mille chez ceux qui sont mariés, contre soixante et onze chez ceux qui ne le sont pas.

Le docteur Schwartz a noté que sur cinquante centenaires qu'il a examinés, il n'y en avait pas un ni une qui fût célibataire, et que, sur les hommes qui atteignent quatre-vingt-dix, la proportion est de neuf mariés contre trois célibataires.

Voilà des docteurs qui mettent en lumière les quelques hommes que de bonnes femmes ont conduits à l'extrême vieillesse, mais qui passent sous silence tous ceux que des mégères ont fait mourir. Toutefois, il paraît très normal qu'un homme choisisse pour épouse une femme plus jeune que lui.

A New-York, en un an, le nombre des mariages où le mari comptait au moins vingt ans de plus que la femme est monté à huit cent dix-huit; mais ceux qui avaient quarante ans de plus étaient extrêmement rares. Sans aucun doute, ce sont les motifs d'intérêt qui, d'ordinaire, poussent les jeunes femmes à épouser des vieillards; mais on a compté seize cas sur mille qui étaient de rares et sentimentales exceptions.

UN POISSON AIMABLE POUR SA COMPAGNE

Ce poisson est le "Gobius minutus", que l'on trouve surtout sur les côtes bretonnes.

Avant de songer au mariage, il commence par se créer une position, c'est-à-dire qu'il se construit un petit nid destiné à abriter celle qu'il aura choisie. Il s'introduit alors sous des coquilles de "clovisse". Lorsqu'il en a trouvé une à sa guise, il la retourne prestement d'un coup de tête et la recouvre de sable, en agitant rapidement ses nageoires pectorales et en ne laissant qu'une petite ouverture, par laquelle il passe la tête. Alors il se met en quête d'une compagne. Dès qu'il a fixé son choix sur l'une des mille et une jeunes Gobius qui l'entourent, il l'invite, en nageant autour d'elle avec grâce, à gagner avec lui la coquille qui va devenir leur domicile conjugal. Lorsque cette offre est agréée, il passe dans son habitation avec sa compagne, par le petit trou dont nous venons de parler. Une fois installés, on les voit de temps en temps regarder à la petite ouverture, comme par une fenêtre. Mais qu'un voisin essaye de déranger leur tête-à-tête, le maître du logis se précipite sur l'intrus et engage un combat. Hélas! ce noble dévouement sera payé de la plus noire ingratitude. Une fois la ponte terminée, l'épousée quitte le domicile conjugal pour n'y plus rentrer, et va chercher un autre compagnon, qu'elle quittera avec la même désinvolture. Quant

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.

PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

L'Ivrognerie Secretement Guérie



Echantillon Gratuit et circulaire contenant détails, témoignages, et prix, envoyés dans une enveloppe cachetée. Correspondance religieusement confidentielle. Incluez un timbre pour la réponse. Adressez: The Samaria Remedy Co., 23 Jordan St., Toronto, Can.

Guérit son mari. Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

au père délaissé, il ne cherche pas à remplacer la fugitive, mais reste très, très acariâtre; le narrateur terminait en disant:

VEUVAGE

On apprenait à Benserade la mort d'une veuve, riche, vieille et très acariâtre; le narrateur terminait en disant:

Et cette vilaine vieille a été enterrée hier.

—C'est dommage, dit Benserade; quel beau parti c'eût été la veille.

L'ECHELLE AUX LAMES DE SABRE

De tous les exercices qu'on a pu voir dans les cirques américains, aucun n'a plus excité la curiosité que celui de l'échelle aux lames de sabre gravie par une jeune personne aux pieds nus.

Les lames qui forment les montants sont bien aiguisées au point de couper sans la déchirer la moindre feuille de papier. Les spectateurs, d'ailleurs, sont priés d'inspecter les lames avant les exercices. Il n'y a pas de supercherie, et il faut trouver ailleurs le truc employé; d'ailleurs, il est simple: quelques moments avant de paraître en public, la jeune saltimbanque a trempé ses pieds dans une solution saturée d'alun, de façon à s'endurcir fortement la peau. Ensuite elle reprend un bain de sulfate de zinc. En tout cas, il faut placer bien droit sur les lames la plante des pieds, sans lui faire subir la moindre déviation.

MEDECINS ET MALADES

Ont constaté, à leur grande satisfaction, que le BAUME RHUMAL guérit radicalement: toux, rhumes, grippe, bronchite, coqueluche. Dans les cas les plus graves, le BAUME RHUMAL a obtenu des guérisons inespérées.

Si vous avez besoin d'un Bon Piano
ADRESSEZ-VOUS A
J. A. Hurteau & Cie, Ltée
1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

**PRIX SPECIAUX POUR ARGENT COMPTANT OU AVEC
CONDITIONS POUR CONVENIR AUX ACHETEURS**

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES

MACHINES A COUDRE.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME
ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pour voir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez
6 cts de timbres-poste à
THE MADAME THORA CO.
TORONTO, Ont.

**Le café de
M^{ME} Huot**

est celui que choisit
le connaisseur, de préférence
à toute autre marque. La
richesse de son arôme si fin,
sa pureté absolue et son effet
stimulant en font

LA PERLE DES CAFÉS.

En vente par tous les bons épiciers, en canistres de 1 lb à
40c, 2 lbs à 75c.

EN GROS CHEZ
**E. D. MARCEAU, 281 - 285, rue Saint - Paul,
MONTREAL**

LE VRAI BONHEUR

Les heureux de ce monde fument de bons cigares, boivent du bon
Scotch Marchant Old Highland Whisky, et laissent les naïfs s'exa-
sier des sottises frayeurs populaires.

WILSON'S INVALIDS PORT
(à la Quina du Pérou)

**ENRICHIT LE SANG ET
RENFORCE LE CONVALESCENT**

Il agit graduellement et insensiblement, et donne
une énergie permanente.
Il triomphe de toutes les conditions anémiques et
rend au sang appauvri et faible les corpuscules
rouges qui dénotent la santé.

EN VENTE chez tous les pharmaciens PARTOUT
Grande bouteille d'une pinte, \$1.00

L. A. WILSON & CIE, Limité, Agents,
87, rue St-Jacques, MONTREAL

WILSONS INVALIDS PORT

Dents Blanches
EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRIGES DES RR. PP.
BENEDICTINS
de SOULAC

Exigez cette marque Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris de 1900.
ELIXIR 50c. POUDRE 35c PATE 35c TUBE 35c.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Si votre pharmacien ne les a pas, écrivez
GASTON VENNAT, 13 rue St-Jean, MONTREAL
BELL TEL. MAIN 4672

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
REPUBLIQUE FRANÇAISE
LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL RESIDENCE 1283
DES MARCHANDS 843

CATARRHOL
Est le seul remède qui guérissent positivement le
CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différant de
tous les autres car il ne contient ni graisse ni
saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux
Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ :
COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Batisse "La Presse", Montréal.

EDMOND J. MASSIGOTTE,
Artiste-Dessinateur, (3e étage)
1680 rue Notre-Dame, Montréal -
Illustrations décoratives pour cou-
vertures de livres, catalogues, étir-
quettes, annonces pour le com-
merce. Affiches, monogrammes,
cachets, etc